Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre quatorzieme

urn:nbn:de:bsz:31-89290

Visual Library

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE QUATORZIE'ME.

FABLE PREMIERE & II.

ARGUMENT.

Circé, jalouse de Scylle, dont Glauque étoit amoureux, empoisonne le ruisseau où Scylle avoit accoûtumé de se baigner, & lui fait prendre une forme si horrible depuis le ventre jusqu'au bas, qu'ayant horreur d'elle-même, elle se précipita dans la mer de Sicile, & fut convertie en rocher.

AInsi Glauque quitta bien-tôt le mont Etna, & les terres des Cyclopes, qu'une éternelle stérilité rend effroyables à tout le monde, & où l'usage de la charruë a toujours été inconnu. Il laissa derriere lui la Ville de Zancle, & celle de Rhe-

ge

ge, qui se regardent l'une l'autre, & passa ce détroit de Mer qui sépare la Sicile de l'Italie, & qui est fameux par tant de naufrages. De-là * voguant, pour ainsi dire, sur ses mains, il alla prendre terre au pied d'une montagne qui portoit toutes sortes d'herbes, & ensuite il entra dans le Palais de Circé, qui étoit rempli d'une infinité d'animaux de différentes espéces. Lorsqu'ils se furent salués, & qu'on eut fait de part & d'autre les civilités ordinaires; » Grande Déesse, lui dit-il, ayez compassion » d'un Dieu: car pour vous dire en un » mot, les douleurs qui me persécutent, » j'aime une ingrate qui me fuit, & si » vous me jugez digne de votre secours, » il n'y a que vous au monde qui me puissiez secourir. Je sçai ce que peut la vertu » des herbes, & peut-être qu'il ne se » trouvera jamais personne qui le sçache mieux que moi, à qui leur force » merveilleuse a fait prendre une autre nature. Mais afin que vous connoissiez le » sujet de ma passion, je vis Scylle, il n'y » a pas long-tems, sur un rivage de la » Sicile, & je l'aimai dès le même instant. » J'ai honte de vous dire qu'elle méprisa » mes promesses, & les offres de mon » amour, & qu'elle ne fit pas plus d'état » de mes caresses & de mes prieres. S'il y » a donc quelque force dans les paroles qui » puisse

* porté.

„ puisse me gagner son cœur, prononcez-
„ en de si puissantes, qu'elles fassent sur
„ cette insensible, ce que n'a pu faire mon
„ amour; ou si les herbes sont plus capa-
„ bles de la gagner, servez-vous ici d'une
„ herbe qui ait une grande vertu. Ce n'est
„ pas que je vous demande que vous gué-
„ rissiez mes blessures. Non, non, elle me
„ sont trop agréables, je ne demande pas
„ ma guérison, je vous conjure seulement
„ de faire en sorte que Scylle soit malade
„ aussi-bien que moi, & qu'elle partage
„ avec moi le grand feu que je ressens."
Mais comme Circé avoit l'esprit plus sus-
ceptible d'amour que pas une femme du
monde, soit que cette inclination lui vînt
de son tempéramment soit que Venus lui
inspirât cette passion pour se vanger de son
pere * qui avoit découvert ses amours,
elle parla à Glauque en ces termes. „ vous
„ feriez beaucoup mieux d'aimer une per-
„ sonne qui vous aimeroit, & qui désirât
„ les mêmes choses que vous désirez. Vous
„ méritez bien qu'on vous aime, & qu'on
„ fasse les prieres que vous faites à cette
„ insensible? Oui, Glauque, vous le mé-
„ ritez, & si vous me donniez quelqu'es-
„ pérance, que les miennes ne seroient pas
„ méprisées, je vous en ferois bientôt moi-
„ même. Il ne faut pas que vous en dou-
„ tiez, vous qui êtes digne d'être aimé;

* Le Soleil.

„ &

„ & enfin votre bonne grace vous doit fai-
„ re concevoir de vous, cette avantageuse
„ opinion. Pour moi, encore que je sois
„ Déesse & fille de ce Dieu qui donne le
„ jour à tout le monde, & que je puisse
„ tout ce que je veux, par la forme des
„ charmes & par la vertu des herbes, je
„ souhaite d'être à vous, je vous consa-
„ cre mes affections, & enfin je vous don-
„ ne un cœur qui est au moins digne
„ de vous, par la passion qu'il a pour
„ vous. Méprisez donc une ingrate qui
„ vous méprise, aimez une personne qui
„ vous aime, & par une seule action,
„ vangez vous de toutes les deux, puisque
„ l'une vous dédaigne, & que l'autre vous
„ refuse ce qui vous la feroit acquérir.
„ Plûtôt, lui répondit Glauque, on verra
„ croître des arbres sur la superficie des
„ eaux, & plûtôt des herbes qui crois-
„ sent au fond de la mer, naîtront sur le
„ sommet des Montagnes, que je change
„ d'affection. » Circé s'offença de ce dis-
cours, mais elle ne pouvoit se vanger sur
Glauque, & quand elle en eût eu le pou-
voir, son amour l'eût empêché d'en avoir
la volonté; elle se mit donc en colere con-
tre celle qu'on lui préféroit, elle résolut de
prendre sur Scylle la vengeance du refus
de Glauque, & en même tems elle pila
quantité d'herbes venimeuses, en pronon-
çant

çant quelques paroles. Après cela elle en recueillit le suc, se revêtit d'une robe bleuë, & sortit de son Palais, en traversant une infinité de bêtes sauvages, qui la flattoient à leur mode, & qui sembloient, comme à leur Maîtresse, lui rendre des soûmissions. Ainsi sa fureur l'a transporta jusqu'à cet endroit de la mer où Messine & Rhege se regardent, & elle n'y fut pas si-tôt arrivée qu'elle courut à pied sec par-dessus les eaux, comme elle auroit fait sur la terre. Il y avoit assez loin du bord, un petit espace en rond, où Scylle venoit d'ordinaire se reposer, & se rafraîchir dans la plus grande chaleur du jour. Circé s'étant arrêtée en cet endroit, l'infecta par le suc des herbes qu'elle avoit pilées, & qu'elle répandit dedans avec des poisons, dont les effets devoient être prodigieux, & ensuite elle prononça neuf fois avec un murmure effroyable, quelques vers magiques, composés de paroles qu'on n'entendoit point. Scylle ne manqua de venir à son ordinaire, & se mit dans cette eau jusqu'à la ceinture, comme elle avoit accoûtumé; mais dès qu'elle y fut entrée, elle vit son corps métamorphosé depuis le ventre jusqu'aux pieds, en des monstres aboyans. D'abord elle ne crut pas que tant de chiens qu'elle voyoit, fussent des membres & des parties de son corps, elle en

eut

eut de l'appréhension, elle les chasse, elle veut fuir: mais elle reconnut bien-tôt, qu'elle entraînoit avec elle tous ces monstres qu'elle fuyoit, & en cherchant ses cuisses, ses pieds & ses jambes, elle ne trouva que des têtes qui ressembloient à des Cerberes, & qui abboyoient contre elle-même. Il est aisé de s'imaginer combien cette malheureuse avanture causa de douleur à Glauque qui l'aimoit passionément. Il pleura l'infortune de sa Maîtresse autant qu'un véritable amant étoit capable de la pleurer, & de colere & de haine, il abandonna Circé, qui s'étoit vangée cruellement sur une fille innocente. Quant à Scylle, elle demeura au même endroit, comme pour attendre l'occasion de se vanger de son ennemie, & en effet elle fit perir en haine de Circé, tous les Compagnons d'Ulysse; & peut-être que bientôt après elle eût fait aussi submerger les vaisseaux d'Enée, si elle n'eût été changée en un rocher qu'on voit encore aujourd'hui, & que redoutent les Mariniers.

EXPLICATION.

De Scylla.

LEs Auteurs qui ont entrepris d'expliquer la métamorphose de Scylla, n'ont fait qu'inventer de nouveaux contes, bien loin de nous apprendre ce que signifioit celui-ci. Pausanias & Virgile

Virgile croyent qu'il n'eſt fondé que ſur le naufrage de Scylla, fille de Niſus, qu'ils font périr dans ce détroit. Selon Lycophron, ce qui y donna lieu, c'eſt le malheur prétendu d'une certaine Scylla, fille de Phorcus, qui ayant volé à Hercule les bœufs de Geryon, fut découverte & tuée par ce Héros, après quoi ſon pere la mit ſur un bucher, où purgée de ce qu'elle avoit de terreſtre, elle devint immortelle. Palephate dit au contraire, que cette Scylla n'étoit qu'un Navire de Pyrates Toſcans, qui infeſtoit les côtes de Sicile, & qui portoit peut-être ſur la prouë la figure monſtrueuſe d'une femme qui avoit le corps environné de têtes de chiens.

Juſtin ſeul a rencontré la vérité. Il y a en Sicile entre Meſſine & Rege un détroit, où de grands rochers s'avancent dans la mer des deux rivages oppoſés; il étoit appellé Scylla du côté de Rege, & Charybde du côté de Meſſine. A meſure qu'on s'éloigne de ce lieu, il ſemble que les rochers s'uniſſent, & alors on diroit que les Vaiſſeaux qui y entrent ſont engloutis. D'ailleurs, comme il s'y trouve des courans d'une rapidité extrême, & que l'eau s'y précipite impétueuſement dans des goufres, on y entend un bruit confus, comme celui de pluſieurs chiens qui s'entremordroient. C'eſt de-la, ſelon Juſtin, qu'eſt venuë la Fable de Scylla convertie en un Monſtre marin, & celle de ſes aboyemens. Mais voici les expreſſions mêmes de cet Hiſtorien. (*a*) *Ea eſt procul inſpicientibus natura loci, ut ſinum maris non tranſitum putes; quò cum acceſſeris, diſcedere ac disjungi promontoria, quæ antea juncta fuerant arbitrere. Hinc fabulæ Scyllam & Charybdim peperêre, hinc latratus auditus, hinc monſtri credita ſimulachra, dum Navigantes magnis vorticibus pelagi diſſidentis*

(*a*) Lib. IV. Hiſt.

dentis exterriti, latrare putant undas quas sorbentis æstûs vorago condidit. Il n'y a rien que de probable & de naturel dans cette explication.

FABLE TROISIE'ME.

ARGUMENT.

Les Cercopes, qui étoient des hommes trompeurs, sont convertis en singes, & sont mis dans une Isle qu'on appella Pithecuse, c'est-à-dire l'Isle des singes; car Pithecos signifie en Grec un singe.

LOrsque les vaisseaux des Troyens eurent passé sans péril cet écueil dangereux, & le gouffre de Carybde, & qu'ils étoient déja prêts de prendre terre en Italie, ils furent repoussés par le vent & par la tempête sur les rivages de l'Afrique. Didon qui étoit Reine de Carthage, y reçut Enée dans son Palais & dans son cœur. Mais enfin ne pouvant souffrir la séparation de ce Prince qu'elle aimoit uniquement, elle fit dresser un grand bucher, sous prétexte de vouloir faire un sacrifice, & lorsque chacun croyoit qu'elle y alloit sacrifier, elle s'y tua de sa propre main, & comme elle avoit été trompée, elle trompa aussi tout le monde. Cependant, Enée fuyant une autre fois les sables & les rivages de l'Afrique, fut porté en Erice,

chez

BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BADISCHE
LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

chez Acesses son fidéle ami, & ce fut là qu'il fit les funérailles de son pere, & qu'il honora son tombeau d'une infinité de sacrifices. Ensuite il se remit en mer sur les mêmes vaisseaux qu'Iris la confidente de Junon, avoit presque tout brulés, & laissa à côté de lui l'Empire d'Eole * & ces terres qui jettent éternellement du feu. Il évita les écueils & les embuches des Sirenes, & ayant perdu Palinure son Pilote, il côtoya l'Isle d'Inarime, celle de Prochyte, & de * Pithecusse, qui n'est remarquable que par des montagnes stériles, & qui a pris son nom de celui de ses habitans. En effet Jupiter, autrefois irrité des fraudes & des perfidies des Cercopes, peuple trompeur & méchant, les changea pour les punir en des * animaux difformes, & les changea de telle sorte, qu'on peut dire qu'ils ressemblent à l'homme, & qu'ils ne lui ressembloient pas. Il leur racourcit les membres, leur applatit le nez, entrecoupa leur face de rides, les revêtit d'un poil comme roux, & les rélégua dans cette Isle; mais sur-tout il leur ôta l'usage de la parole, dont ils ne se servoient que pour faire des parjures, & néanmoins il leur laissa une espéce de voix enrouée, avec laquelle ils semblent se plaindre de ne pouvoir plus tromper personne.

* Les Isles Eoliennes.

* Isle des Singes.

* En Singes.

FABLE QUATRIE'ME.

ARGUMENT.

Apollon, qui aimoit la Sybille fille de Glauque, lui offre de lui donner tout ce qu'elle voudra lui demander. Elle lui demande à vivre autant d'années qu'elle tenoit alors de grains de sable dans la main, & obtient ce qu'elle demande. Mais enfin elle devint si vieille, qu'il ne lui resta plus que la voix, avec laquelle elle prédisoit l'avenir.

QUand Enée eut passé toutes ces Isles & qu'il eut laissé Naple à la droite, & à la gauche le tombeau de Misene, ce fameux trompette qui fut fils d'Eole, il alla prendre terre à Cumes, & entra dans l'antre de cette fameuse Sibylle, qui a vécu si long-tems. Lorsqu'il lui eut fait les civilités ordinaires, il l'a pria de le faire passer aux Enfers, & de lui en ouvrir les chemins pour aller parler à son pere. Ainsi la Sibylle, après avoir tenu longtems les yeux baissés contre terre, commença à le regarder, & enfin comme transportée par une sainte fureur: » O toi, lui dit-elle, » que tes actions rendent si grand & si » glorieux, de qui la main s'est fait con- » noître par les armes, & la piété par le » feu, tu demandes de grandes choses, » & tu fais une entreprise qui est sans dou-

» te

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK Baden-Württemberg

BADISCHE
LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

» te au-dessus de la puissance de tous les » hommes. Toutefois n'appréhende point, » tu obtiendras ce que tu souhaites, & » tu verras par ma conduite, & le plus bas » Empire du monde, & les champs Ely- » siens & la chere image de ton pere. Il n'y » a rien d'inaccessible à la vertu, il » n'y a point de chemins si remplis de dif- » ficultés, qu'elle ne traverse facilement, » & les dangers les plus redoutables n'ont » pour elle que de la gloire. » Aussi-tôt qu'elle eût parlé, elle lui montra un rameau d'or dans la forêt de Proserpine, & lui commanda de le couper. Enée obéït, il prit en main ce rameau & considéra avec la Sibylle qui le conduisoit, les trésors & les richesses de Pluton. Il y vit le grand nombre de ses glorieux ancêtres, & l'ame génereuse du vieux Anchise son pere, de qui il apprit les loix & les coûtumes des Enfers, & les avantures périlleuses où l'exposeroient de nouvelles guerres avant que de voir le succès de son entreprise. Comme il revenoit assez las d'un si long voyage, dont l'entretien de la Sibylle adoucissoit le travail, & qu'il commença à découvrir parmi des chemins si obscurs une foible pointe de lumiere: „ Soit, dit- „ il, à la Sibylle, soit que vous soyez „ Déesse, ou aimée des Dieux, je vous „ considererai toujours comme une Divi-

» nité

„ nité, & je confesserai par tout que je
„ vous suis redevable d'être entré par vo-
„ tre conduite dans le Royaume de la Mort
„ & d'en avoir rapporté la vie. Mais au
„ moins en reconnoissance d'une grace
„ si extraordinaire, dès que je reverrai le
„ Soleil & que je serai sur la terre, je vous
„ ferai bâtir des Temples, & je vous don-
„ nerai votre part des honneurs & de l'en-
„ cens qu'on donne aux immortels. " A
ce discours que faisoit Enée, la Sibylle le
regarda comme en pleurant, & lui dit
avec des soupirs; „ Non, non, je ne suis
„ point Déesse, je ne suis point au nom-
„ bre des Dieux, & vous ne devez
„ point profaner les honneurs divins,
„ en les rendant à une mortelle. Mais
„ afin que vous sçachiez mon avantu-
„ re, & que vous ne demeuriez pas d'a-
„ vantage dans l'erreur, il n'a tenu qu'à
„ moi, que je n'aye été immortelle, & si
„ autrefois j'eusse voulu m'abandonner aux
„ passions d'Apollon qui m'aimoit unique-
„ ment, je jouirois d'une vie qui n'auroit
„ jamais de fin. Néanmoins tandis qu'il es-
„ espera que je contenterois son amour,
„ & qu'il faisoit ses efforts pour me ga-
„ gner par des présens, j'en reçûs une fa-
„ veur, que je ne sçai maintenant, si je
„ dois appeller faveur. Il me dit que je
„ demandasse ce que je souhaitois le plus,
&

„ & qu'il me feroit obtenir l'accompliſſe-
„ de mes déſirs ; & comme il me faiſoit li-
„ brement cette offre, & qu'il n'en deman-
„ doit point de récompenſe, je crus que
„ je pouvois l'accepter, & qu'il y auroit
„ de l'orgueil à dédaigner les préſens d'un
„ Dieu. Ainſi je remplis mes mains de ſa-
„ ble, & je le priai de me faire vivre au-
„ tant d'années que j'en tenois alors de
„ grains ; mais j'oubliai de lui deman-
„ der que je demeuraſſe toujours jeune,
„ & que de ſi longues années fuſſent exem-
„ ptes de la vieilleſſe. Néanmoins il m'au-
„ roit donné depuis ce que j'oubliai de lui
„ demander, ſi j'euſſe voulu l'écouter, &
„ conſentir à ſes déſirs. Je mépriſai donc
„ ſes préſens, & je préferai l'honneur d'u-
„ ne éternelle pudicité à une jeuneſſe éter-
„ nelle. Cependant les plus belles années
„ de ma vie ſe ſont écoulées inſenſible-
„ ment, la vieilleſſe a pris leur place,
„ & je dois porter long-tems un fardeau
„ ſi importun. J'ai déja vécu ſept cens ans,
„ & pour égaler le nombre de ces grains
„ de ſable, je dois voir encore trois cens
„ vendanges. Enfin il arrivera un tems que
„ mon corps, comme dévorépar une longue
„ vieilleſſe, ſera preſque réduit à rien. A-
„ lors on ne pourra croire que jamais un
„ Dieu m'ait aimée, & que jamais mon
„ viſage ait été capable de ſe faire aimer.

„ Apollon

„ Apollon même ne me reconnoîtra peut-
„ être pas, ou s'il peut me reconnoître, il
„ aura honte d'avoüer qu'il ait eu pour moi
„ de l'amour. Ainsi je serai si changée, que
„ je ne croirai pas moi-même ce que je me
„ dirai de moi-même ; mais bien qu'on ne
„ puisse plus me voir, on me reconnoîtra
„ toujours à la voix, que les Destins me
„ laisseront pour être éternellement respe-
„ ctée, comme on respecte les Oracles. „

EXPLICATION.

De la Sibylle Cumée.

ON varie sur le nombre des Sibylles. Suidas croit qu'il y en a eu quatorze : Elien n'en admet que quatre ; d'autres que trois ; mais le sentiment commun est celui de Varron, qui en admet dix. La premiere étoit celle de Perse (*a*). La seconde est celle de Lybie, fille de Jupiter & de Lamia, selon Euripide : elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros, & mourut dans la Troade. La troisiéme étoit celle de Delphes, que Diodore nommé Daphné, fille de Tiresias. La Sibylle Ionique étoit la quatriéme ; Lactance dit que c'est elle qui présenta les Livres Sibyllins (*b*) à Tarquin l'ancien. La Sybille Erithrée étoit la cinquiéme.

(*a*) Hyde, Auteur du Livre intitulé, *Historia Religonis Persarum*, prétend qu'il n'y eut jamais de Sibylles ; & que ce qui a donné lieu à leur Fable, c'est que les Persans appelloient *Sibulla* une des étoiles du signe de la Vierge, signe qu'ils représentoient comme une fille tenant une poignée d'épis ; & qu'ils croyoient avoir une vertu particuliere pour marquer l'avenir.

(*b*) Les Auteurs Romains racontent qu'elle demanda une certaine somme d'argent pour ce Recueil ; que sur le refus

Apollo-

Apollodore la fait vivre du tems de la guerre de Troye. La sixiéme étoit celle de Samos : la septiéme celle de Cumes en Italie, fameuse dans Virgile : la huitiéme celle de l'Hellespont, née à Troie, contemporaine de Cyrus : la neuviéme, la Phrygienne, & la dixiéme la Tiburtine. Cependant un sçavant Moderne (*a*) croit qu'il n'y a jamais eu qu'une Sibylle ; qu'on a partagé ses actions entre plusieurs personnes ; & que ce qui a donné lieu à l'erreur, c'est que cette Prophétesse a voyagé en divers endroits, où elle a été connuë sous plusieurs noms. Ce qui confirme cette opinion, c'est que les Vers des Sibylles étoient écrits en Grec ; ce qui ne seroit pas arrivé, s'il y avoit eu des Sibylles en Perse, en Phrygie, & en Italie.

Quoi qu'il en soit, Pausanias écrit qu'on les croyoit d'une condition mitoyenne entre les Dieux & les hommes. Toutes passoient pour Vierges, & on s'imaginoit qu'après leur mort, elles seroient converties en cette face qui paroît sur le globe de la

qu'on lui en fit, elle brula une partie de l'Ouvrage, après quoi elle exigea la même somme pour le reste ; ce qui lui ayant été refusé, elle brula encore un tiers de ses vers, & demanda toûjours autant d'argent que la premiere fois ; que le Roi donna à la fin pour le dernier tiers ce que le Livre entier lui auroit coûté. Je ne sçais que croire de cette Histoire ; mais il est sûr qu'on gardoit des Livres Sibyllins dans le Capitole, où ils furent brulés du tems de Sylla. Dans la suite, on en composa un nouveau Recueil sur les fragmens qu'on en put trouver, ou qu'on sçavoit par cœur, mais comme chacun en fourroit à sa fantaisie, Tibere arrêta cette licence par un Edit. Quant à ce qui nous en reste, ce sont des Vers revus, corrigés, augmentés, insérés après l'événement, & fabriqués la plûpart par des Chrétiens. La preuve, c'est qu'ils n'enseignent que le culte du vrai Dieu, & qu'ils prédisent clairement les mysteres obscurs du Christianisme ; au lieu qu'il est certain que le Recueil des Sibylles n'insinuoit que l'Idolatrie.

(*a*) Vide Petri Petiti, *de Sibyllis.*

la Lune. Celle de Cumes avoit ceci de singulier, qu'elle écrivoit ses réponses sur des feuilles qu'elle arrangeoit à l'entrée de sa caverne, & malheur à quiconque ne ramassoit pas ces oracles avec assez de promptitude, & avant que les feuilles eussent été dérangées ; tout étoit perdu, & il falloit s'en aller sans etre éclairci. Au reste, ce qu'Ovide raconte de l'amour d'Apollon pour elle, c'est une fiction fondée sur ce que le Dieu passoit pour protéger ceux qui prédisoient l'avenir.

FABLE CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

Achemenide conte à Macarée le hazard où il avoit été en Sicile, d'être dévoré par Polypheme.

TANDIS que la Sibylle contoit à Enée son avanture, ils sortirent insensiblement des Enfers, & arriverent enfin à Cumes, où la pieté d'Enée parut à son ordinaire par des sacrifices qu'il fit aux Dieux. De-là il alla prendre terre au port * qu'on a depuis appellé Cajette, du nom de sa nourrice qui y mourut, & à qui il fit dresser un tombeau digne de l'affection qu'il portoit à cette femme. Macarée, qui étoit d'Ithaque, & qui avoit toûjours suivi Ulisse, s'y étoit aussi arrêté après les dangers & les travaux d'un long voyage, & lorsqu'Enée y arriva, il étoit sur le rivage. Il s'étonna qu'Achemenide qui avoit été laissé

*Cajette.

en

en S
fût a
des
Gre
voir
» le
» t'a
» ne
» vo
» qu
» tu
» en
» sa
vêtu
cile
il ét
furie
lui f
tre c
cont
» dit
» Po
» de
» sa
» plu
» Tr
» se,
» qu
» fer
» tou
» fai

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

en Sicile parmi les rochers du mont Etna, fût alors avec Enée, & dans les Vaisseaux des Troyens, lui qui tenoit le parti des Grecs; & non-seulement il fut surpris de le voir, mais de le voir encore vivant. » Quel-» le bonne fortune, lui dit-il, ou quel Dieu » t'a conservé parmi des périls, d'où l'on » ne se retire que par la mort? Pourquoi » vois-je un Grec avec les Troyens? Pour-» quoi es-tu dans leurs Vaisseaux? où dois-» tu aller avec eux? ne crains-tu point tes » ennemis, quand tu te vois en leur puis-» sance? « Alors Achemenide n'étoit pas vêtu de cette peau dont il se couvrit en Sicile, pour se dérober de Polypheme; alors il étoit en liberté, & ne craignoit plus les furies de ce Cyclope épouventable. Aussi lui fit-il une réponse qui fit assez reconnoître qu'il s'estimoit bienheureux d'avoir rencontré ses ennemis. » Je veux bien, lui » dit-il, tomber encore entre les mains de » Polypheme, je veux bien être la proye » de sa bouche, toûjours degoutante du » sang de ceux qu'il dévore, si je ne suis » plus en assurance dans les Vaisseaux des » Troyens, que dans les Vaisseaux d'Ulys-» se, si je n'ai autant de respect pour Enée, » que j'en aurois pour mon pere. Quand je » ferois pour lui toutes choses, je lui serois » toûjours redevable; & quoique je pusse » faire, je demeurerois toûjours au-deça

» des bons offices que j'en ai reçus. Si je
» parle, si je respire, si je vois le Ciel &
» la Terre, ce sont des graces que je lui
» dois : Pourrois-je en perdre la mémoire
» sans ingratitude, & sans crime ? Il est
» cause que je n'ai pas servi de pâture à ce
» Cyclope furieux, & que si je mourois
» maintenant, je pourrois esperer un tom-
» beau, ou qu'au moins je ne craindrois
» pas que le ventre de ce monstre me ser-
» vît de sépulture. Imaginez-vous, je vous
» prie (si toutefois la crainte me laissa quel-
» que sorte de sentiment) mon inquiétude
» & mon desespoir, lorsque du rivage où
» je fus abandonné, je vous vis en haute
» mer. Veritablement je voulois crier, mais
» je craignis de me découvrir à notre enne-
» mi, & même il s'en fallut peu que le
» bruit que fit Ulisse en partant, ne fût
» cause de votre perte. En effet, Polyphe-
» me arracha aussi-tôt un grand rocher,
» qu'il jetta dans l'eau après vous ; & en
» même-tems il en jetta un second, avec
» tant de force & de roideur, qu'une flé-
» che ne va pas plus vîte, J'eus alors la
» même crainte que si j'eusse été moi-mê-
» me dans le Vaisseau, que les flots & ce
» rocher ne le fissent aller à fond, & j'ou-
» bliai le péril où vous m'aviez abandonné
» pour avoir pitié de vous. Enfin lorsque la
» fuite vous eut mis à couvert de ses fu-
» ries

» ries, & qu'elle vous eut retirés d'une
» mort aussi cruelle qu'elle paroissoit assu-
» rée, il retourna, en détestant les Grecs,
» dans les cavernes du mont Etna. Mais
» comme il ne se pouvoit plus conduire
» par le secours de sa vûë, il cherchoit son
» chemin avec les mains, il faisoit souvent
» des faux pas, & enfin il fut contraint de
» s'arrêter au bord de la mer, où en éten-
» dant ses bras ensanglantés de son propre
» sang, & du sang de ceux qu'il dévoroit,
» il fit ces imprécations contre les Grecs :
» Si jamais la Fortune me ramene Ulisse,
» ou quelqu'un de ses compagnons, sur qui
» je puisse assouvir ma rage, dont je puis-
» se avaler le sang, manger les entrailles,
» & rompre les os entre mes dents ; que
» je serai bien consolé de l'outrage que j'ai
» reçu ; que la perte de ma vue me sem-
» blera supportable ; qu'elle me semblera
» legere ! Je vous laisse à penser s'il fit ces
» furieuses menaces, sans m'épouvanter.
» Toutes choses contribuoient à me faire
» mourir de peur, si je ne mourois par ses
» mains. Son visage épouventable, ses bras
» souillés de tant de meurtres, la place san-
» glante de son œil, sa barbe colée d'un
» sang figé. La mort étoit devant mes
» yeux, & c'étoit pourtant le moindre mal
» de tous ceux que je pouvois craindre. Je
» m'imaginois à tout moment que Poly-

» pheme m'alloit dévorer, & précipiter
» mes entrailles dans ses entrailles. Je me
» représentois le traitement qu'il avoit fait
» à nos compagnons, lorsqu'après avoir
» battu la terre trois ou quatre fois de leurs
» corps, il se jetta sur eux à la maniere
» d'un lion; & qu'ensuite il dévora indiffé-
» remment, & leurs membres encore à
» demi vivans, & leurs entrailles qui trem-
» bloient encore, & leurs os avec leurs
» moelles. Qui n'auroit pas eu de la crain-
» te en regardant ces cruautés? Car enfin
» je le regardois, & j'étois caché derriere
» un rocher, lorsqu'il dévoroit ces mal-
» heureux. Je lui vis ronger leurs os, je
» lui vis manger leur chair, & après un
» festin si épouventable, je lui en vis vo-
» mir avec le vin, les morceaux encore
» sanglans. Ainsi, je m'imaginois que la
» même fin m'étoit préparée, & que les
» Destins ne me réservoient que pour lui
» servir bien-tôt de repas. Je demeurai
» longtems caché pour éviter ce malheur
» & ne vivois que du gland & des herbes
» que je rencontrois par hazard. Je trem-
» blois au moindre bruit qui me frappoit
» les oreilles; j'appréhendois la mort, &
» souhaitois pourtant de mourir. De quel-
» que côté que je me tournasse, je me trou-
» vois toûjours seul, abandonné à la mise-
» re, non-seulement sans secours, mais
» sans

» ſans eſperance d'être ſecouru. Enfin après
» de longues inquiétudes, ayant apperçu
» de loin un Vaiſſeau, je vins ſur le riva-
» ge, je fis ſigne de la main à ceux qui
» étoient dedans ; je les touchai par mon
» aſpect, autant peut-être que par mes
» prieres, & bien qu'ils fuſſent Troyens,
» ils furent aſſez pitoyables pour recevoir
» un Grec avec eux. Voilà le diſcours de
» mes avantures ; dites-moi maintenant les
» vôtres, dites-moi celles d'Uliſſe, & de
» ceux qui ſe ſauverent avec vous. Alors
» Macarée lui dit, que de la Sicile ils alle-
» rent chez Eole Roi des vents & des tem-
» pêtes ; qu'Uliſſe les reçut de lui enfer-
» més dans une peau de bœuf ; que ce pré-
» ſent avoit été cauſe qu'ils avoient heu-
» reuſement vogué neuf jours entiers ;
» qu'enfin ils commençoient à découvrir la
» terre où ils eſperoient du repos ; mais
» que le dixiéme jour, au point que l'Au-
» rore ſe leve, quelques-uns du Vaiſſeau
» ſollicités par l'envie & par l'avarice, s'i-
» maginerent que cette peau étoit remplie
» de tréſors, & que penſant la délier, ils
» mirent les vents en liberté ; qu'en mê-
» me-tems, il s'éleva une tempête qui les
» repouſſa ſur le rivage d'où ils étoient
» partis avec tant de plaiſir & tant de bon-
» heur. De-là, dit-il, nous fûmes jettés
» dans le Pays des Leſtrigons, où Anti-

» phate regnoit alors. Je fus envoyé vers
» lui, accompagné de deux autres, pour
» le saluer de la part d'Ulisse, nous imagi-
» nant qu'il nous recevroit en Roi, & que
» ces bons traitemens nous consoleroient
» de nos maux. Mais nous trouvâmes le
» contraire de ce que nous avions esperé;
» & à peine nous pûmes-nous sauver par
» la fuite, l'un de mes compagnons &
» moi; car ce Prince cruel & inhumain
» prit l'autre qui m'accompagnoit, & le
» dévora devant nous. Il nous poursuivit
» en même-tems avec une armée de Barba-
» res, qui s'assemblerent dès qu'il leur en
» eut fait le commandement. Les armes
» dont ils se servoient étoient de grandes
» roches & de grands arbres. Ils les jette-
» rent sur nous, ils en tuérent beaucoup
» des nôtres, & firent périr tout ensem-
» ble, & les hommes & les Vaisseaux. Il
» n'y eut que celui d'Ulisse où j'étois avec
» lui, qui se sauva de leur furie. Ainsi,
» après avoir perdu nos compagnons, &
» avoir fait beaucoup de plaintes & d'im-
» précations contre ce Peuple furieux,
» nous abordâmes dans ces terres que vous
» voyez loin d'ici. «

FABLE

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

FABLE SIXIE'ME.

ARGUMENT.

Les Compagnons d'Ulisse sont changés en Pourceaux par les enchantemens de Circé, & reprennent ensuite leur premiere forme.

» MAIS, dit-il, en continuant son » discours, si vous me voulez croi- » re, vous ne verrez que de loin cette Isle » dangereuse, que j'ai vuë, à mon mal- » heur, & trop long-tems, & de trop près. » Oui, généreux Enée, le plus juste des » Troyens, & véritablement fils d'une » Déesse; car puisque la guerre est finie, » je ne dois plus vous appeller mon enne- » mi, je vous conseille de ne point appro- » cher de ces rivages funestes, où regne » aujourd'hui Circé, plus redoutable par » ses charmes, que les plus grands Rois » par leurs forces. Quand nous eûmes pris » terre dans cette Isle, comme nous nous » souvenions encore des cruautés d'Anti- » phate & de celles de Polypheme, nous » craignîmes de passer outre, & d'entrer » dans un Palais qui nous étoit inconnu. » Enfin l'on tira au sort pour y envoyer, » & le sort tomba sur moi, sur Polite, » sur Euryloque, & sur Elpenor. Nous » fûmes donc envoyés au Palais de Circé,

» avec

» dix-huit autres de nos compagnons ; &
» lorſque nous fumes à l'entrée, une infi-
» nité de Loups, entre leſquels il y avoit
» quantité d'Ours & de Lions, vinrent au-
» devant de nous, & nous donnerent de
» l'épouvante. Mais, il n'y avoit rien à
» craindre parmi tant de ſujets de crainte,
» car au lieu de ſe mettre en furie, & de
» ſe jetter ſur nous, ils commencerent à
» nous flatter. Ainſi ils nous accompagne-
» rent juſqu'au veſtibule de ce Palais, où
» quelques filles nous vinrent recevoir, &
» nous menerent à leur Maîtreſſe par de
» grandes ſalles toutes de marbre. Elle
» étoit dans un ſallon paré magnifique-
» ment ſur un trône pompeux & ſuperbe.
» Elle étoit vêtuë d'une robe couverte d'or
» & de pierreries, & nous ne ſçavions le-
» quel admirer davantage, ou la pompe
» de cette Reine, ou cette Reine elle-mê-
» me. Les Nymphes & les Nereïdes qui
» étoient alentour d'elle, ne s'amuſoient
» point à filer ni de la laine, ni du lin,
» elles faiſoient des paquets d'herbes, el-
» les ſéparoient des fleurs qui étoient de-
» vant elles en confuſion, & en mettoient
» chaque eſpéce dans de petits paniers à
» part. Cependant comme Circé connoiſ-
» ſoit parfaitement les proprietés de ces
» herbes & de ces fleurs, & ce que leur
» mélange pouvoit produire, elle les pe-
» ſoit

» ſoit avec un grand ſoin, & enſuite elle
» les mêloit enſemble. Lorſque nous fûmes
» devant elle, & que nous l'eûmes ſaluée,
» nous lui expoſâmes nos ordres, qu'elle
» écouta favorablement ; enfin, elle nous
» fit tout le bon accueil que nous en pou-
» vions ſouhaiter, & ne nous refuſa rien
» de toutes les choſes que nous deman-
» dions. En même-tems, elle fit faire
» un breuvage compoſé d'orge rôtie, de
» vin, de miel, & de lait caillé, dans le-
» quel elle mêla je ne ſçai quel ſuc d'une
» douceur incomparable, & avant que de
» nous permettre d'aller trouver Ulyſſe,
» elle voulut que nous en buſſions, & nous
» en préſenta à chacun une coupe. Dès que
» nous eumes bû ce breuvage, qui nous
» ſembla délicieux, elle nous toucha ſur la
» tête avec une baguette qu'elle tenoit, &
» en même-tems, (j'ai honte de le dire)
» tout mon corps ſe hériſſa d'un poil de
» pourceau. Je voulus me plaindre, mais
» je ne fis que grogner à la maniere de
» cette bête. Je commençai à me baiſſer
» vers la terre, & je m'apperçus que mon
» viſage s'allongeoit, que ma bouche ſe
» convertiſſoit en un grouin de pourceau,
» que mon col devenoit plus gros & plus
» large, & que mes mains qui me venoient
» de ſervir à boire, me ſervoient alors à
» marcher. Enfin mes compagnons eurent
» la

» la même fortune que moi, & on nous
» enferma tous ensemble dans une étable.
» Il n'y eut qu'Euryloque qui ne changea
» point de forme, parce qu'il n'y eut que
» lui qui refusa le breuvage qu'on lui pré-
» sentoit; & s'il ne l'eût refusé, il fût de-
» meuré avec nous, & nous serions en-
» core avec lui. Il n'eût pas apporté à U-
» lisse la nouvelle de notre infortune, &
» Ulisse ne fût pas venu nous venger, &
» nous donner du secours. Mercure lui
» avoit donné une fleur blanche, que les
» Dieux appellent Moli, qui tient à la terre
» par une longue racine noire, & qui sert
» de remede contre toutes sortes de char-
» mes. De sorte qu'Ulisse fortifié par cette
» fleur, & par les avertissemens du Ciel,
» entra dans le Palais de Circé. Lorsqu'elle
» l'eut invité à boire d'un breuvage si dan-
» gereux, & qu'elle tâchoit, comme à
» nous, de lui donner de sa baguette sur la
» tête, il eut la force de la repousser, &
» ayant mis l'épée à la main, il menaça
» de la tuer, si elle ne lui rendoit ses com-
» pagnons. Circé eut peur de ce grand cou-
» rage, contre qui les charmes n'avoient
» point de force, & lui promit de lui ren-
» dre ce qu'il demandoit. Mais Ulisse la
» trouva si belle, qu'il connut bien que le
» Moli ne pouvoit rien contre les charmes
» de la beauté. Ils se donnerent la main &
» la

» la foi. Circé reçut Ulisse en Amant, &
» nous rendit enfin à Ulisse, pour récom-
» pense de l'avoir aimée. Ainsi ayant versé
» sur nous le suc de quelques herbes plus
» favorables, & nous ayant donné sur la
» tête de l'autre bout de sa baguette, elle
» prononça quelques paroles, qui étoient
» contraires aux autres, & à mesure qu'el-
» le les prononçoit, nous voyions tomber
» les poils dont nos corps étoient hérissés,
» nos pieds, nos bras & nos mains repre-
» noient leur premiere forme. Il pleura de
» joie en nous revoyant, & nous l'em-
» brassâmes en pleurant de joie comme lui.
» Nous le tînmes longtems embrassé, com-
» me si nous eussions craint en le quittant
» de retomber dans notre misere, & les
» premieres paroles que nous prononçâ-
» mes, ce furent des paroles de recon nois-
» sance, & des remercimens de l'obliga-
» tion que nous lui avions. Nous demeurâ-
» mes un an chez Circé, & durant ce tems-
» là, je vis & j'entendis beaucoup de choses
» qui sont, sans doute, mémorables. Mais
» j'appris particulierement ce que vous al-
» lez entendre, d'une des quatre femmes
» qui sont employées dans les plus secrets
» mystéres de Circé. Cette femme me mon-
» tra dans l'Oratoire de sa Maîtresse, tan-
» dis qu'elle étoit seule avec Ulisse, une
» statuë de marbre blanc, qui representoit
» un

» un jeune homme qui avoit un Pivert sur
» la tête, & qui étoit couronné de plu-
» sieurs couronnes. Je lui demandai qui il
» étoit, & pourquoi on l'adoroit dans cet-
» te Chapelle? Pourquoi il avoit un oi-
» seau, & tant de couronnes sur la tête?
» Je vous l'apprendrai, me dit-elle, &
» vous connoîtrez encore par cet exemple
» jusqu'où s'étend la puissance de ma Maî-
» tresse; prêtez seulement l'oreille, & vous
» entendrez des choses qui vous donne-
» ront tout ensemble de l'étonnement &
» du plaisir. «

EXPLICATION.

De Circé.

ON ne sçait pas trop bien de quelle famille étoit la fameuse Circé. Hésiode dit, qu'elle étoit fille du Soleil & de Perseïs. Orphée lui donne pour parens Hyperion & Asteropé. D'autres racontent encore son origine d'une maniere différente. Selon eux, Persée frere d'Eetes, qui regnoit dans la Tauride, eut d'une Nymphe du Pays une fille nommée Hecate, qui inventa l'art de discerner les herbes venimeuses, & de composer des poisons, qu'elle éprouvoit sur ses hôtes, & dont enfin elle fit l'essai jusques sur son pere même, lequel en mourut. Tant d'actions horribles furent apparemment la cause de l'exil auquel on la condamna dans la suite. Quoi qu'il en soit, chassée de sa Patrie, elle se retira chez Eetes son oncle, & elle en eut deux filles, Circé & Medée. On

a vu ce que celle-ci étoit capable de faire. Circé n'en fut pas moins, témoin ce que Dionysiodore rapportoit d'elle. Elle avoit épousé un Roi des Sarmates, & demeurée veuve, elle avoit gouverné seule, avec beaucoup de violence. Enfin, les Peuples se lasserent d'une tyrannie également odieuse & méprisable, & elle fut obligée de se sauver avec un petit nombre de femmes. Les uns disent, qu'elle aborda au Promontoire de *Circeum*, lequel prit son nom d'elle. Les autres prétendent que le Soleil, dont ils la font fille, la transporta sur son char dans une Isle de la mer de Sicile, qui fut ensuite appellée Circea à cette occasion.

Quoi qu'il en soit, Circé paisiblement établie en Italie, y fit son occupation de la magie. On rapporte que quatre Nymphes lui prêtoient leur ministere dans les opérations de cet art. On ajoûte, qu'elle se servoit dans la composition des Philtres; de la chair de cet oiseau que les Latins appelloient *Motacilla*, & les Grecs ἴυγξ (*a*). Elle étoit persuadée que ce devoit être quelque chose d'excellent pour son but, parce que cette Iynx avoit été fille de la Persuasion, & qu'elle avoit été ainsi métamorphosée par Junon, qui craignoit de se voir débaucher son mari Jupiter par cette adroite Nymphe. Ces occupations n'empêchoient pourtant point Circé de goûter les plaisirs de l'amour, ainsi qu'on la remarqué dans l'Histoire précédente, & qu'on le verra encore ailleurs. Mais elle traitoit ses amans avec peu de reconnoissance, & elle les changeoit sans pitié en bêtes. En un an elle eut d'Ulisse cinq enfans, Agrius, Latinus, Telegone, Auson & Cassiphone, ausquels on ajoûte encore Marsus & Romanus. Strabon témoigne qu'elle fut ensevelie dans l'une des Isles Pharmacuses.

(a) C'est le Hoche-queuë.

Au

Au reste, il n'y a que les Poëtes qui parlent ainsi de Circé. La verité est, que c'étoit une Princesse belle & voluptueuse ; & quant aux prétenduës métamorphoses d'hommes en bêtes, qu'on attribuë à ses enchantemens, il faut en faire honneur aux charmes de sa beauté, & à ceux des plaisirs qu'on goûtoit à sa cour. Horace le fait assez entendre par ces Vers :

Sirenum voces & Circes pocula nôsti ;
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub Domina meretrice fuisset turpis & exors ;
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

FABLE SEPTIE'ME.

ARGUMENT.

Circé aime Picus, fils de Saturne & Roi d'Italie ; mais parce qu'il ne vouloit point l'écouter, elle le change en un oiseau, qu'on appelle encore de son nom parmi les Latins, c'est-à-dire en un Pivert ; & ceux qui accompagnoient ce Prince sont changés en plusieurs sortes d'animaux.

» IL n'y a pas longtems qu'il y avoit en » Italie un Roi appellé Picus, qui étoit » fils de Saturne, & le plus curieux en » chevaux de guerre qui ait jamais porté la » couronne. Ce Prince étoit beau, comme » vous le voyez en cette statuë ; & bien » que vous ayez peine à le croire, il faut » pourtant que vous croyiez que jamais » une copie ne ressembla plus à l'original.

» Au

» Au reste, il avoit l'esprit aussi beau que
» le visage, & si vous demandez son âge,
» il n'avoit pas encore vingt ans. Il n'y
» avoit point de Nymphes dans le Pays,
» qui n'eussent pour lui de l'amour. Celles
» des Fontaines & des Fleuves; celles des
» Bois & des Montagnes; celles du Ty-
» bre, & du Teveron; celles du Nar, &
» d'Almon & du Tabaris, celles qui habi-
» tent l'Etang où l'on adore la Diane de
» Scythie, & enfin toutes les autres qui
» demeurent dans les Lacs voisins, étoient
» rivales les unes des autres, & préten-
» doient toutes ensemble à l'amitié de Pi-
» cus. Néanmoins il n'en aimoit qu'une,
» qui étoit fille de Janus & de Venilie; &
» lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on
» la donna à Picus, qu'on préféra à mille
» Amans qui la recherchoient. Elle étoit
» incomparable par sa beauté; mais elle
» l'étoit encore plus par sa voix & par son
» chant: aussi en fut-elle appellée Canen-
» te. En même-tems qu'elle commençoit
» à chanter, les rochers & les forêts en
» témoignoient du sentiment, les animaux
» les plus sauvages en perdoient leur bar-
» barie, & les Fleuves les plus rapides &
» les Oiseaux les plus farouches s'arrêtoient
» afin de l'entendre. Un jour tandis qu'el-
» le se divertissoit à chanter, Picus monta
» à cheval pour aller chasser au sanglier;

» & il arriva par hazard que Circé, qui
» avoit quitté ce Pays qui porte son nom,
» pour chercher quelques herbes qui n'y
» croissent pas, se rencontra dans le mê-
» me bois. En même-tems qu'elle vit Picus
» au travers de quelques buissons qui em-
» pêchoient qu'il ne la vît, elle en fut ra-
» vie, les herbes qu'elle tenoit lui tombe-
» rent des mains, & l'amour entra dans
» son cœur. Quand elle fut revenuë à soi
» d'un transport si violent, elle voulut
» aborder Picus, afin de lui faire voir ce
» qu'il avoit pris en cette chasse; mais la
» vitesse de son cheval, & les Chasseurs
» qui l'accompagnoient, furent cause qu'-
» elle n'en put approcher. Toutefois, dit-
» elle en elle-même, il est impossible que
» tu m'échappe, si je suis encore la même,
» si les herbes ont encore quelque vertu,
» & que mes charmes ne me trompent
» point. Je ne manque pas de moyens de
» t'arrêter aisément, quand le vent même
» t'emporteroit sur ses ailes. Elle n'eut pas
» si-tôt parlé, qu'elle fit passer devant le
» Roi une apparence de sanglier, qu'elle
» forma de l'air, & tout de même en ap-
» parence; elle fit entrer ce sanglier dans
» un Fort où les chevaux ne pouvoient al-
» ler. En même-tems Picus, qui ne sça-
» voit pas que ce qu'il voyoit n'étoit rien
» du tout, se jette à bas de son cheval, &
» court

» court à pied dans la Forêt, après de
» l'ombre seulement. Cependant Circé pro-
» nonça les mêmes paroles, par lesquel-
» les elle conjure les Divinités infernales
» de la secourir, lorsqu'elle a résolu de
» brouiller la face de la Lune, ou d'offus-
» quer par des nuages la splendeur du
» Soleil son pere. Elle troubla donc tout
» le Ciel par la force de ses charmes, la
» terre exhala de gros nuages, il s'éleva
» un grand brouillard, les Chasseurs, qui
» ne pouvoient plus se voir parmi tant
» d'obscurité, s'égarerent les uns des au-
» tres, & le Roi demeura sans garde. A-
» lors Circé prit l'occasion de lui parler. O
» Roi, dit-elle, le plus beau de tous les
» Rois, je vous conjure par vos yeux qui
» vous ont gagné mon cœur, & qui font
» qu'une Déesse est aujourd'hui votre Su-
» jette, de vouloir soulager des maux,
» dont vous êtes vous-même la cause. Vous
» êtes Prince, vous êtes Roi, il n'est pas
» indigne d'un Roi que le Soleil soit son
» beau-pere, & Circé qui se donne à vous,
» n'est pas si peu considérable, que vous
» deviez la mépriser. Elle lui parla de la
» sorte; mais ses paroles furent vaines. Pi-
» cus la regarda de travers, & rejetta avec
» orgueil & Circé & ses prieres. Qui que
» vous soyez, lui dit-il, je ne sçaurois être
» à vous, puisque je suis à une autre, &

» que j'y veux être aussi longtems que je
» vivrai. Enfin, je ne blesserai jamais mon
» amour par un autre amour, tandis que
» les Dieux favorables me voudront con-
» server Canente. Circé recommença plu-
» sieurs fois à le prier, & enfin voyant
» que ses prieres étoient inutiles : Tu n'en
» demeureras pas impuni, lui dit-elle, &
» Canente ne te possédera jamais. Tu ap-
» prendras, insensible, par des effets exem-
» plaires, & ce que peut une femme,
» & une femme offensée, & une femme
» amoureuse ; & que Circé est femme
» amoureuse, & amoureuse offensée. A-
» lors elle se tourna deux fois vers l'Occi-
» dent, & deux fois vers l'Orient, toucha
» trois fois Picus de sa baguette, & pro-
» nonça trois fois quelques paroles. A l'inf-
» tant Picus prit la fuite ; mais il fut éton-
» né de voir qu'il alloit plus vîte que d'or-
» dinaire, que son corps se couvroit de
» plumes, & qu'au lieu de courir sur ter-
» re, il voloit par dessus les arbres. Ainsi
» de dépit de se voir changé en oiseau, il
» donna cent coups de bec sur le premier
» arbre où il s'arrêta. Ses plumes conser-
» verent quelque chose de la couleur de
» l'habit rouge qu'il avoit alors, & com-
» me il étoit bordé d'une broderie d'or,
» ses plumes sont bordées d'un jaune doré,
» & son col éclate de même. Enfin, il ne
» lui

» lui demeura que le nom qu'il avoit por-
» té, on l'appelloit Picus, & cet oiseau
» s'appelle Picus *. Cependant ceux de sa
» suite le chercherent en vain de tous côtés par les Bois & par les campagnes ; & enfin au lieu de leur Maître, ils rencontrerent Circé, qui avoit déja chassé les brouillards, & permis aux vents & au Soleil de dissiper les nuages, & de ramener le beau tems. Dès qu'ils l'apperçurent, ils la soupçonnerent de quelque crime, lui demanderent leur Roi, & la menacerent de la mort, si elle ne leur en disoit des nouvelles. Mais comme elle se sentoit coupable, elle eut recours aux charmes, elle répandit autour de soi des essences de quelques herbes venimeuses, & conjura la Nuit, & les Divinités de la nuit, & l'Erebe & le Cahos de paroître à son secours, & fit des prieres à Hecate qui ressembloient à des hurlemens. En même-tems, par un prodige incroyable, la Terre fut ébranlée de telle sorte, que les Forêts en sortirent de leur place, les Arbres les plus verds en pâlirent comme d'horreur, toute l'herbe des pâturages parut marquée de gouttes de sang ; vous eussiez dit que les rochers jettoient des mugissemens effroyables, & que des Cerberes déchaînés abboyoient de toutes parts. Toute la

* Picus en latin signifie Pivert.

» terre

„ terre en un instant fut couverte de ser-
„ pens, & l'on ne voyoit dans l'air que
„ des ombres qui voltigeoient, & qui at-
„ tendoient alentour de Circé, ses com-
„ mandemens, & ses ordres. Ceux qui la
„ venoient de menacer, commencerent
„ alors à craindre, & s'épouvanterent de
„ tant de prodiges; de sorte que Circé les
„ voyant épouvantés, les toucha de sa ba-
„ guette, & son seul attouchement eut la
„ force de les revêtir de diverses formes
„ de bêtes sauvages. «

EXPLICATION.

De Canente & de Picus.

DE sçavans Critiques prétendent qu'il n'y a jamais eu en Italie de Roi nommé Picus, & que ce nom étoit celui de Jupiter, surnommé ainsi, parce que dans ses augures il employoit le Pivert, oiseau d'un grand usage dans cette science, comme Pline le remarque (*a*). Selon d'autres, la Fable de Picus n'a d'autre fondement, sinon qu'il y avoit un ancien oracle de Mars chez les Sabins, où un Pivert répondoit à ceux qui venoient le consulter (*b*). Enfin quelques-uns en tirent l'origine d'un mot Phénicien (*c*), qui signifie devin (*d*). Ainsi ils font évanouir les belles descriptions qu'Ovide fait des amours de Picus, de Circé & de Canente.

(*a*) Plin. Lib. x. cap. XVIII.
(*b*) Vossius, de Idol. Lib. I. cap. XII.
(*c*) Picca.
(*d*) Bochart, Chan. Lib. I. cap. XVI.

Cepen-

Cependant il semble qu'ils n'ont eu que des raisons frivoles pour en agir ainsi ; & quant à moi, de simples étymologies ne me paroissent pas devoir être préférées au témoignage constant de l'Histoire. C'est pourquoi j'aime mieux m'en rapporter aux Auteurs des Antiquités Romaines, qui reconnoissent cinq Rois avant Enée dans le Pays des Aborigines ; sçavoir, Janus, Saturne, Picus, Faune & Latinus, & expliquer la Fable de la maniere suivante après Servius (*a*). Picus étoit un grand Roi (*b*) & un Devin célebre, & comme il employa le Pivert dans les opérations de son art, on publia qu'il avoit été changé en un oiseau de cette espece. Et pour ce qui est de Canente, ce qui fit dire qu'elle avoit été convertie en voix, c'est peut-être la signification de son nom, qui signifie Chanteuse, ou parce qu'elle s'évapora en plaintes après la mort de son époux. D'ailleurs, il est bon de remarquer en passant, que Circé n'a point vécu avec Picus, puisqu'elle ne se retira en Italie que vers l'an 2810. sous le regne de Latinus, petit-fils de ce Prince.

(*a*) Augur fuit Picus, & domi habuit Picum, per quem futura nosset.

(*b*) Lactance & Saint Augustin le font regner vers l'an 2750.

FABLE

FABLE HUITIE'ME.

ARGUMENT.

Canente femme de Picus, fut si affligée de la perte de son mari, & la douleur la consuma de telle sorte qu'il ne demeura rien d'elle que son nom, dont le lieu où elle disparut a été depuis surnommé.

„ LORSQUE la nuit fut venuë, &
„ que Canente eut long-tems attendu
„ Picus, enfin voyant qu'il ne venoit point,
„ elle envoya ses gens au-devant de lui,
„ avec des flambeaux. On le chercha de
„ tous côtés ; mais on le chercha par tout
„ en vain. Cette Nymphe s'en desespéra,
„ elle ne se contenta pas de le pleurer, de
„ s'arracher les cheveux, & de se battre
„ l'estomach, elle voulut elle même le
„ chercher, elle se déroba de son Palais,
„ elle courut en furieuse par les bois & par
„ les campagnes. Elle fut six jours & six
„ nuits sans dormir & sans manger : tan-
„ tôt on la voyoit sur le sommet des mon-
„ tagnes, & tantôt dans les vallées, selon
„ que le hazard la conduisoit. Enfin, lassée
„ & affoiblie par la douleur & par le tra-
„ vail du chemin, elle se coucha en pleu-
„ rant sur le rivage du Tibre, où en mêlant

„ ses

„ ses larmes avec sa voix, elle poussa tou-
„ tes les plaintes dont l'affliction est capa-
„ ble, & fit enfin comme le Cygne, qui
„ chante à ses funerailles. Ainsi la douleur
„ la consuma de telle sorte, qu'elle dispa-
„ rut peu à peu, que son corps en devînt
„ une ombre, & qu'il fût réduit au néant.
„ Néanmoins le lieu en conserve encore
„ la mémoire; car les vieux Habitans du
„ Pays lui ont donné le nom de Canente.
„ On me dit quantité de choses semblables
„ durant l'année que nous demeurâmes
„ dans le Palais de Circé, dont les plaisirs
„ & les voluptés étoient les charmes les
„ plus dangereux. En effet, quand il fallut
„ nous rembarquer, ce ne fut qu'avec re-
„ gret; & nous avions pris tant d'habitu-
„ de dans le repos & dans les délices, que
„ l'image seule du travail étoit capable de
„ nous faire peur. D'ailleurs Circé nous
„ avoit dit que nous n'étions pas au bout
„ de nos maux, & que nous avions encore
„ à combattre beaucoup de dangers & de
„ tempêtes. Enfin il faut que je vous avouë
„ que ce qu'elle nous dit me donna de la
„ crainte; & comme je vis qu'elle disoit
„ vrai, je me résolus de demeurer en ce
„ lieu, dès que nous y fûmes arrivés.

FABLE NEUVIE'ME.

ARGUMENT.

Enée fait la guerre contre Turne, qui envoye demander du secours à Diomede. Mais Diomede ne voulut point prendre son parti, parce qu'il craignoit Venus mere d'Enée; & qu'il avoit déja ressenti ce que pouvoit cette Déesse. Néanmoins quelques-uns la méprisérent, & lui ayant fait comme un défi de les persécuter davantage, ils en furent aussi-tôt punis: car elle les changea en oiseaux, qui sont semblables à des Cignes, pour le moins par la couleur.

AInsi Macarée ayant fini son discours, Enée fit faire les funérailles deCajette sa nourrice, & fit enfermer ses cendres dans un sépulchre de marbre, où l'on grava cette Epitaphe:

Je fus la Nourrice d'Enée,
En cela toujours fortunée,
Que j'eus pour nourrisson, la gloire des Héros:
Ici sa piété, qui couronne sa vie,
Au feu des Grecs m'ayant ravie,
Me brûla dans un feu qu'il devoit à mes os.

En même-tems Enée partit, s'éloigna de l'Isle

Sc. An. Cu.

l'Isle
pren
jour
Le
dans
bon
Prin
qu'i
Lav
mes
ne ,
prit
ce n
ne c
part
C
la v
son
par
se d
pou
qu'l
Eva
lus
à D
le, é
trés
car
épo
Enf
ord

l'Isle & des embûches de Circé, & vint prendre terre en Italie, où le Tybre toujours trouble, se va décharger dans la mer. Le Roi Latinus, fils de Faune, le reçût dans son Palais avec tout l'honneur & le bon accueil qu'un Prince peut faire à un Prince, & pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de son alliance, il lui promit Lavinie sa fille en mariage. Mais cette promesse fut cause d'une furieuse guerre. Turne, qui étoit amoureux de cette Princesse, prit bien-tôt les armes pour s'opposer à ce mariage, & fit armer toute la Toscane contre les Latins qui favorisoient le parti d'Enée.

Comme les deux partis étoient égaux, la victoire parut difficile; aussi chacun de son côté s'efforça d'augmenter ses forces par les forces des Princes voisins. Plusieurs se déclarerent pour les Rutules & plusieurs pour les Troyens. Ce ne fut pas en vain qu'Enée envoya demander du secours à Evandre, mais ce fut en vain que Venulus alla de la part de Turne en demander à Dioméde qui régnoit alors dans la Pouille, dans une ville qu'il avoit fait bâtir, des trésors qu'on lui avoit donnés en mariage: car après avoir été chassé de son pays, il épousa la fille de Daunus Roi de Japygie. Enfin lorsque Venulus lui eut exposé ses ordres, Diomede lui refusa le secours qu'il

lui demandoit, & lui dit qu'il ne vouloit point s'exposer ni exposer les sujets de son beau-pere aux périls & aux malheurs de la guerre ; & que pour lui, quand il auroit résolu de lui envoyer du secours, il n'avoit pas assez de monde à qui il pût faire prendre les armes. » Mais, dit-il, afin » que vous ne pensiez pas que je vous fas- » se de vaines excuses, & que je couvre » sous de faux prétextes une mauvaise vo- » lonté, je vousdirai ce qui m'empêche de » me déclarer pour vous, bien je ne puis- » vous le dire sans renouveller des maux » qui me sont insupportables. Lorsque » Troye eut été réduite en cendre, & qu'A- » jax fils d'Oilée eut fait tomber sur tous » les Grecs la peine qu'il meritoit seul pour » avoir violé Cassandre dans le Temple de » Pallas, nous fûmes attaqués d'une tem- » pête qui nous sépara les uns des autres. » Et comme si nous eussions tous été cou- » pables de la faute qu'il avoit commise, » les vents, les foudres & les pluyes, la » colere du Ciel & de la Mer nous décla- » rerent la guerre, & pour comble d'in- » fortune, la plûpart de nos vaisseaux s'al- » lerent briser contre les rochers de Ca- » pharée. Mais pour ne vous point ennuyer » par un long discours de nos avantures, » nos malheurs furent si grands, que » Priam même, que les Grecs avoient rui-

» né

» né, auroit eu pitié des maux des Grecs.
» Enfin presque tous nos vaisseaux firent
» naufrage; néanmoins je m'en sauvai par le
» secours de Minerve; mais je ne sortis de
» ce précipice, que pour tomber dans un
» autre gouffre plus horrible & plus dan-
» gereux. Lorsque je fus dans mon pays,
» où je croyois trouver du repos, je n'y
» trouvai que la guerre; j'en fus cruelle-
» ment chassé, & Venus qui se souvenoit
» que je l'avois blessée devant Troye, en
» a pris une vengeance qui doit faire peur
» aux plus impies. En effet depuis ce tems-
» là, j'ai souffert tant de travaux, & j'ai
» été exposé à tant de hazards sur la mer
» & sur la terre, que j'ai souvent appellé
» heureux ceux que j'avois vû faire naufra-
» ge, & qui périrent presque au port con-
» tre les écueils de Capharé: enfin après
» avoir enduré tout ce qu'on peut endurer
» sur la mer & dans la guerre, mes com-
» pagnons me prierent de leur donner
» quelque repos, & de terminer une cour-
» se que de si tristes avantures leur fai-
» soient trouver si longue. Toutefois Ag-
» mon, esprit bouillant & infatigable, qui
» s'endurcissoit dans les maux & qui en
» tiroit de la force, leur résista puissam-
» ment. Que craignez-vous encore, nous
» disoit-il, y a-t'il quelques malheurs que
» nous n'ayons pas endurés, & qui n'ayent

» pas en vain attaqué notre constance &
» notre courage ? Je veux que Venus soit
» encore notre ennemie, & qu'elle con-
» serve encore la volonté de nous perdre,
» que peut-elle davantage, que ce qu'elle
» a fait jusqu'ici ? S'il faut faire quelque-
» fois des vœux, il en faut faire seulement
» lorsque l'on craint de plus grands maux
» que ceux qu'on a soufferts ; mais lors-
» qu'on est arrivé dans l'extrémité du mal-
» heur, il faut fouler aux pieds la crainte,
» & enfin le comble du mal est une sorte
» de sûreté. Qu'elle m'entende, il ne m'im-
» porte, qu'elle nous haïsse tous, parce
» que nous suivons Diomede, nous sçau-
» rons bien mépriser sa haine, & si elle a
» de la force, nous n'aurons pas moins de
» courage. Il y en eut peu qui approu-
» verent ce discours d'Agmon, qui excita
» de nouveau la colere de Venus. Je lui dis
» qu'il avoit tort d'offenser une Déesse,
» qui se pouvoit encore vanger, & la plû-
» part de ses amis condamnerent aussi son
» discours. Toutefois comme il étoit or-
» gueilleux, il ne put endurer qu'on le
» reprît ; & voulut nous répondre, mais
» la parole lui manqua, sa voix devint
» plus déliée, ses cheveux se changerent
» en plumes, son col, son estomach, &
» son dos en furent aussi revêtus, ses bras
» se courberent pour changer de forme,
» &

» & furent convertis en aîles. Ses jambes
» se couvrirent comme d'une petite écail-
» le, on vit croître au bout de ses pieds des
» ongles crochus, & son visage s'allongea
» & vint se terminer en bec. Lycus, Idas,
» Rhetenor, Abas & Nictée qui avoient
» été de son parti, s'étonnerent de son
» avanture; mais tandis qu'ils s'en éton-
» noient, ils prirent la même forme que
» lui; ils commencerent tous ensemble à
» battre des aîles & volerent tous ensem-
» ble à l'entour de notre vaisseau. Si vous
» demandez en quelle sorte d'oiseaux ils
» furent changés, je vous dirai seulement
» qu'ils sont blancs comme des Cygnes,
» & qu'encore qu'ils leur ressemblent, ce
» ne sont pas pourtant des Cygnes. Enfin
» après tant de traverses, à peine pus-je
» me sauver avec la moindre partie des
» miens dans le Royame de Daunus. J'y
» arrivai toutefois, & ce Prince qui me
» reçut favorablement, me fit encore
» l'honneur de me faire entrer dans son
» alliance, & me donna sa fille en maria-
» ge. »

EXPLICATION.

D'Enée.

FAire une histoire complette d'Enée, ce seroit une entreprise qui demanderoit beaucoup de tems, & qui feroit peut-être peu de plaisir, parce qu'Homere & Virgile ont dit les principales choses qui concernent ce Héros. Je ne parlerai donc ni de sa naissance, ni de ce qu'il fit durant la guerre de Troye, ni de ses divers voyages, ni enfin de ses conquêtes en Italie. Je me borne à ramasser ce qu'on en trouve çà & là dans plusieurs Auteurs de l'antiquité, & je diviserai ces matieres en plusieurs espéces de chapitres.

En premier lieu, on demande ce que devint Enée à la prise de Toye. La premiere opinion est qu'on le fit prisonnier avec le reste des Troyens qui échapperent à la premiere fureur des Grecs & qu'il échut en partage à Pyrrhus fils d'Achille, avec Andromaque veuve d'Hector, & qu'après que Pyrrhus eût été tué par Oreste dans le Temple de Delphes, il fut mis en liberté, se retira en Macédoine dans une ville appellée Rhæcelus, & nommée depuis Aenia, & passa ensuite en Italie. Le Scholiaste de Lycophron est l'Auteur de ce récit, & cite un passage de Leschés sur la captivité d'Enée... „ D'autres disent (ce sont les termes „ de Denys d'Halicarnasse) que quand Troye „ fut prise, Enée étoit sur la flotte des Troyens, „ & quelques-uns assurent que Priam l'avoit en- „ voyé en Phrygie avec des troupes pour quel- „ que entreprise de guerre. „ Sophocle avoit dit quelque chose de semblable dans la Tragédie de Laocoon. Car selon lui, peu avant la prise de Troye, Enée étoit retiré sur le Mont Ida, par le conseil d'Anchise. Mais d'autres racontent la cho-

se

se d'une maniere qui lui fait moins d'honneur, selon eux, irrité ou contre Paris ou contre Priam (*a*) il se vangea en livrant sa patrie aux Grecs, qui en récompense ne toucherent ni à sa personne ni à sa famille, ni à ses biens & lui permirent de se choisir tel azile qu'il voudroit, mais peut-être cette accusation n'est fondée que sur ce que des Auteurs ont écrit de la modération des Grecs envers ce Héros, modération que Tite Live (*b*) attribue à la reconnoissance qu'ils eurent des conseils équitables & pacifiques qu'il avoit toujours donnés à Priam, & Xenophon à sa piété qui le rendit tellement vénérable à ses ennemis mêmes, lorsqu'il le virent n'emporter de tous ses biens que ses Dieux & son pere, qu'ils le distinguerent de tous les Troyens, en épargnant son palais & ses richesses. Quoiqu'il en soit, Denis d'Halicarnasse rapporte encore ce fait d'une autre façon, ainsi qu'on va le voir dans l'abrégé que j'en ferai. Lorsque les Grecs surprirent la Ville de Troye, Enée qui s'en apperçut de bonne heure, ramassa une nombreuse troupe de gens de Guerre, avec qui il s'enferma dans la Citadelle appellée Pergame, où les Troyens avoient porté leurs thrésors & leurs Dieux. Son dessein étoit de défendre cet endroit contre les ennemis. Mais considérant ensuite qu'il étoit impossible d'y faire une longue résistance, il fit sauver par une porte cachée, les femmes, les enfans, les vieillards, les richesses, les choses sacrées, & il chargea l'escorte qui les conduisoit d'aller au Mont Ida & d'en occuper les meilleurs passages. Tout lui réussit comme il l'avoit

(*a*) Homere dit Priam, liv. 13. de l'Iliade, & Menecrates dit Paris dans Denys d'Halicarnasse, liv. 1. Au reste, on peut voir ce recit entier dans Darès, qui associe Antenor & Polydamas à la trahison d'Enée.

(*a*) T. Liv. lib. 1. Decad. I.

esperé

esperé, & après avoir soutenu quelque tems les efforts des Grecs, il sortit avec l'élite de ses gens par le même endroit, & toujours marchant en bon ordre, il rejoignit les autres, sans être poursuivi par les ennemis occupés du pillage. Cependant Troye étoit tout en feu, & on appercevoit la flamme jusques dans les villes voisines. Ce fut un signal pour un grand nombre de Phrygiens de se retirer sur le Mont Ida, de sorte que l'armée d'Enée croissant de jour en jour, il se vit bien-tôt en état de faire partager la peur à ses ennemis. Les Grecs craignirent alors une nouvelle guerre, & n'oserent s'exposer au hazard d'un combat avec des gens désesperés, résolus de vendre cherement leurs vies, & logés dans des postes avantageux. Ainsi ils reçurent Enée à composition, & lui permirent d'aller où il voudroit, d'emmener avec lui ses Concitoyens, & d'emporter tout ce qui leur appartenoit.

Il s'agit maintenant de voir quelle retraite il choisit après la ruine de sa patrie. » Quelques » Auteurs ont écrit, (c'est une Traduction du » Grec de Denys d'Halycarnasse) qu'Enée ne » vint point en Italie. D'autres disent qu'il en » vint bien un, mais que ce n'étoit pas notre E» née, le fils d'Anchise & de Venus. Les troisié» mes veulent que ç'ait été Ascagne, fils d'Enée, » & quelques-uns en nomment encore d'autres. » Il y en a même qui tiennent qu'Enée conduisit » à la vérité une Colonie Troyenne en Italie, » mais qu'il retourna à Troye où il régna, qu'il » laissa la Couronne à son fils Ascagne, & que » ses descendans y régnerent long-tems. Je crois » que ces derniers ont été trompés par un passage » d'Homere mal entendu ; car le Poëte feint dans » l'Iliade que Neptune prédit ainsi la grandeur » future d'Enée & de sa postérité. » *Un jour Enée régnera sur les Troyens, & aura pour successeurs*

les

les fils de ses fils, & ceux qui naîtront d'eux. » Ainsi, persuadé qu'Homere vouloit dire que » les Descendans d'Enée gouverneroient la Phry- » gie, ils ont supposé qu'il retourna d'Italie à » Troye. Mais ne peut-on pas dire qu'il régna » en Italie sur les Troyens qu'il y avoit menés ? » Strabon étoit aussi de ce sentiment, mais il » tournoit autrement la prédiction d'Homere, en » y changeant un mot, sçavoir celui de *Troyens* » en celui de *tous*, « & par ce moyen il l'appli- quoit à l'Empire Romain. D'autres disoient qu'E- née passa dans la Thrace ou dans la Macédoine, & qu'il bâtit une ville que les uns nomment Ae- nia, & les autres Aenos ou Aenus, ou Aeniades. C'est ce que nous apprenons de Denys d'Halycar- nasse, qui attribue cette opinion à Cephalon & à Hegesippe, de Stephanus, de Lycophron, & d'au- tres. Au reste ces Auteurs ne different de Virgile, de Tite Live, en un mot, de la meilleure partie de ceux qui ont traité cette matiere, qu'en ce qu'ils font mourir Enée dans la Thrace ou dans la Macédoine, au lieu que selon les Ecrivains que je viens de nommer, il n'y demeura que peu de tems, après quoi il passa en Italie. Il y avoit encore une troisiéme opinion, sçavoir qu'il s'étoit établi dans l'Arcadie, à Orchomene, & qu'il y bâtit la ville de Capyes, qu'il nomma ain- si en l'honneur de Capys, Chef de sa race. On peut lire ce fait au long dans Denis d'Halicarnas- se & dans Strabon. Enfin la quatriéme & derniere maniere de raconter cette histoire, c'est-à-dire, celle que suivent les Auteurs qui ont écrit des choses Romaines, est qu'il régna dans l'Italie après avoir traversé l'Hellespont & la Cherson- nese de Thrace, passé par les Isles de Delos, de Cythere & de Zacynthe abordé dans l'Epire, & ensuite en Sicile, d'où il arriva dans le pays des Laurentins; car ce que Virgile dit, qu'il fut por-

té

té par la tempête en Afrique, où Didon régnoit, il y a long-tems qu'on est convaincu que cette Episode est fabuleuse, & démentie par la Chronologie.

A peine les Troyens furent dans l'Italie, où, si on en croit Denys d'Halicarnasse éternel conteur de miracles, les Dieux firent mille prodiges en leur faveur, qu'ils se virent sur le point d'être attaqués dansLavinium leur nouvelle ville par Latinus Roi des Aborigines. Mais leur nombre, leur ordre & leur fermeté firent peur à ce Prince qui proposa de faire la paix avec eux, & de leur céder la place qu'ils avoient choisie pour bâtir une ville avec quarante stades de terrain à la ronde, à condition qu'ils l'aideroient dans la guerre contre les Rutules. Enée accepta cette condition, défit les ennemis des Aborigines, & serra les nœuds de son alliance avec Latinus, en épousant Lavinie unique héritiere de ce Roi. Mais il ne jouit pas longtems du repos que ce mariage sembloit devoir lui procurer. Turnus, cousin germain d'Amata épouse de Latinus, indigné qu'on eût préféré l'alliance d'un étranger à la sienne, souleva les Rutules contre lui, & lui déclara la guerre. Il n'y avoit que trois ans qu'elle étoit finie par la mort de l'aggresseur, & par la soumission des Rutules, lorsqu'ils se révoltérent de nouveau, sous la conduite de Mezence, Roi des Tyrrhéniens. Enée y périt, & les Latins qui crurent qu'il s'étoit noyé dans le Numique, parce qu'on ne trouva point son corps après la bataille, lui éleverent un Temple, avec cette inscription: *au Pere, Dieu terrestre, qui gouverne les Ondes du fleuve Numicus.* Ascagne lui succéda, défit entierement les Rutules & les Tyrrhéniens dans une bataille où Lausus, fils de Mezence fut tué, & mourut paisible à Albe, qu'il avoit bâtie trente ans après la fondation de Lavinium, & où ses successeurs régne-

rent

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

rent jusqu'à Romulus. Je dis ses successeurs, & non ses descendans ; car Julus son fils fut rejetté par les Latins, qui donnerent la couronne à Sylvius fils d'Enée & de Lavinie, leur Princesse.

FABLE ONZIE'ME.

ARGUMENT.

Turnus met le feu dans les Vaisseaux d'Enée, mais ils sont convertis en Nymphes, par les prieres que Cibele en fait à Jupiter.

LOrsque les Ambassadeurs de Turnus furent de retour, & qu'au lieu du secours qu'il attendoit, ils lui eurent apporté les refus de Diomede, il ne laissa pas de faire la guerre, sans les forces qu'il avoit long-tems espérées. Mais cette guerre fut malheureuse, on répandit de part & d'autre quantité de sang, & après beaucoup de combats, enfin Turnus furieux alla mettre le feu dans les vaisseaux des Troyens. Ainsi on eût dit que les eaux n'avoient épargné cette flotte que pour être le butin du feu. En effet la poix & la cire qui empêchoient l'eau d'y entrer, commençoient déja à se fondre & servoient d'aliment aux flâmes qui dévoroient les vaisseaux ; le feu montoit déja le long des mats, parmi les cordages poissés, & alloient brûler les voiles. On ne voyoit plus que de la flâ-

me

me & de la fumée, & ces malheureux vaisseaux s'alloient convertir en cendre, & étoient près de se perdre au milieu de leur remede, lorsque la mere des Dieux se ressouvint que le bois dont ils avoient été construits, avoit été coupé sur le mont Ida, qui lui étoit consacré. En même-tems, elle fit retentir le grand espace de l'air, avec des instrumens de cuivre, qu'on battoit l'un contre l'autre, elle embouchа sa Trompette de buis, & montée sur un chariot tiré par quatre Lions: » En vain, » dit-elle, misérable Turnus, tu te réjouis » de voir ces flammes, qui ont été allu- » mées par tes sacrileges mains; j'en déli- » vrerai ces Vaisseaux, & je n'ai garde de » permettre que le feu consume aujour- » d'hui cette partie de mes Forêts qu'on » voit flotter sur les eaux «. Elle n'eut pas si-tôt parlé, qu'on entendit de grands tonnerres, qui furent suivis de grêle & de pluye. Les vents se rendirent maîtres de l'air, remplirent inopinément la mer de confusion & de trouble, & encore qu'ils soient freres *, ils se choquoient les uns contre les autres, & sembloient se faire la guerre. L'un d'entr'eux dont Cybele se voulut particulierement servir, rompit les cordages qui tenoient les Vaisseaux attachés au Port, & les ayant renversés, il les poussa jusques dans le fond de la mer. Là par

* On dit que les vents sont fils de l'Aurore, & du géant Astrée.

une

une vertu extraordinaire, leur bois s'étant amolli, fut peu à peu converti en un corps de Nymphe, la poupe prit la forme d'une tête & d'un visage, les rames furent changées en des cuisses & en des jambes, les flancs en furent les côtés, la carene ou le fond du Vaisseau devint l'épine du dos, les cordages furent changés en cheveux, & les antennes * en bras. Enfin ces Nymphes nouvelles conserverent la même couleur qu'elles avoient, quand elles étoient encore Vaisseaux; & depuis elles se sont toûjours jouées avec les flots, & les vagues qu'elles craignoient auparavant. Ce sont enfin des Nymphes marines, qui sont nées sur des montagnes, & qui habitent dans la mer, sans se soucier de revoir le lieu de leur origine. Néanmoins elles n'ont pas oublié les perils où la fureur des tempêtes les a si souvent exposées. Aussi pour faire connoître qu'elles ont pitié des Vaisseaux qui sont menacés du naufrage, elles leur donnent souvent du secours, les soutenant de la main, pourvu que les Vaisseaux qui sont en péril, ne soient pas des Vaisseaux Grecs. Car comme elles n'ont pas perdu la mémoire de la desolation de Troye, elles ne sçauroient aimer la Gréce. En effet, elles virent en ce tems-là avec un visage riant, le débris des Vaisseaux d'Ulisse, & ce leur fut un plaisant spectacle de

* Le bois qui traverse par le haut du mât du vaisseau, & où la voile est attachée.

voir

voir naître un grand rocher du Vaisseau d'Alcinoüs *.

* Alcinoüs avoit fait present de ce Vaisseau à Ulisse.

FABLE DOUZIE'ME.

ARGUMENT.

Après la mort de Turnus, Ardée, dont il étoit Prince, fut brûlée, & il náquit de ses cendres un oiseau qui porte le nom de cette Ville.

ON espéroit que le prodige des Vaisseaux d'Enée convertis en Nymphes, donneroit de la peur à Turnus, & l'obligeroit de quitter les armes. Néanmoins il continua, & en devint plus opiniâtre. Chaque parti a ses Dieux qui le défendent; & ce qui est autant que des Dieux, chaque parti a du courage. Ce n'est plus pour un Royaume, ni pour le Sceptre d'un beau-pere; ce n'est plus pour l'avenir que l'on donne tant de combats, c'est seulement pour la gloire; & on ne fait plus la guerre que par la honte qu'on se figure à quitter le premier les armes. Enfin, après beaucoup de batailles, Venus eut le plaisir de voir son fils triomphant & victorieux. Turnus mourut par la main d'Enée, dans un combat singulier; & Ardée, florissante durant que ce Prince florissoit, fut entierement détruite par les armes des Troyens.

On

On ne se contenta pas de la ruiner ; mais en même-tems qu'on l'eut pillée ; on y mit aussi le feu, & on ne fit qu'un grand bucher de cette miserable Ville. Comme toutes choses y étoient en flammes, on vit sortir par un prodige, du milieu de l'embrasement, une nouvelle sorte d'oiseau, qui s'éleva peu à peu, en battant la cendre de ses aîles. Son chant, sa maigreur la triste couleur de ses plumes, & enfin tout ce qu'on voyoit en lui, représentoit parfaitement les desordres & les malheurs d'une Ville prise par force. Aussi en eut-il le nom d'Ardée, dont les ruines lui avoient donné la naissance. Il demeura longtems sur le lieu où avoit été cette Ville, comme on fait sur les cercueils quand on déplore la perte des Morts, & sembloit témoigner son deuil en se frappant de ses aîles.

FABLE TREIZIE'ME.

ARGUMENT.

Venus voyant que son fils Enée étoit parvenu à l'extrémité de la vie, après beaucoup de travaux glorieusement surmontés, fait ensorte envers Jupiter qu'il est immortalisé, & qu'on l'adore comme Dieu.

ENFIN la vertu d'Enée obligea tous les Dieux qui avoient été ses ennemis de se déclarer pour lui, & fut si forte

& si puissante, qu'elle contraignit même Junon d'étouffer sa vieille haine. Ainsi après avoir établi l'Empire d'Iüle son fils, il étoit tems qu'il abandonnât la terre, la vieillesse l'avoit conduit à l'extrémité de la vie, & ses grandes actions l'avoient rendu digne du Ciel. C'est pourquoi Venus sollicita pour lui tous les Dieux, & quand elle les eut gagnés, elle alla flatter Jupiter son pere, & lui fit cette priere en l'embrassant : » Grand Dieu, dit-elle, qui ne » m'avez jamais été rigoureux, qui m'avez » toujours été bon pere, je souhaite plus » que jamais que vous me soyez favora- » ble ; je vous demande pour Enée, de qui » vous êtes l'ayeul, puisque vous êtes mon » pere, qu'il ait part à notre immortali- » té. Je vous demande pour lui une place » parmi les Dieux, il n'importe qu'elle soit » petite, pourvu que vous lui fassiez cet » honneur. C'est assez qu'il ait vu l'Enfer » une fois, & qu'il ait passé une fois ces » rivieres épouvantables ; il a satisfait aux » Destins, qui n'obligent pas les hommes » de descendre deux fois aux Enfers. « Les Dieux consentirent à sa demande. Junon même n'en marqua point de colere, & témoigna par son visage, qu'enfin la vertu d'Enée méritoit qu'on lui fît justice. Alors Jupiter regardant Venus : „ Oui, ma fille, „ lui dit-il il est digne du rang des Dieux,

„ tu

„ tu n'as pas fait des vœux inutiles, il aura „ ce que tu désires, il aura ce que tu demandes. Après que Venus lui en eut fait des remercimens, contente & satisfaite du succès de son entreprise, elle traversa les plaines de l'air dans son chariot, qui étoit tiré par deux colombes, & vint descendre en Italie à l'endroit où le Fleuve Numique, comme lassé de son cours, se va reposer dans la mer, couronné de joncs & de roseaux. Elle commanda à ce Fleuve de laver Enée, & de le purger de tout ce qu'il avoit de mortel; & aussi-tôt le Numique, obéissant à Venus, reçut Enée dans ses eaux, le purgea de toutes les infirmités humaines, & lui laissa seulement ce qu'il avoit de meilleur. Après cette cérémonie, Venus répandit sur le corps d'Enée une huile d'une odeur divine, lui lava le visage d'ambroisie mêlée de Nectar, lui fit boire de ce breuvage, & en fit un Dieu, que les Latins appellent Indigete, * & qu'ils reçurent dans leurs Temples.

* Les Latins appelloient Indigetes, ceux que les Grecs appelloient Héros: c'étoient les enfans d'une Déesse, & d'un Homme.

EXPLICATION.

De l'Apothéose d'Enée.

IL faut avouer que les Anciens avoient une plaisante idée de la nature de la Divinité. On n'étoit un moment auparavant qu'un simple mortel. Avoit-on été consummé par les flammes, on

s'y dépouilloit de ce qu'on avoit de terrestre & de grossier, & on devenoit un Dieu. Témoin l'exemple d'Hercule, ceux de Deiphon & d'Achille que Céres & Thetis mettoient chaque nuit sous la cendre, & une infinité d'autres que je pourrois citer, s'il étoit nécessaire. Même dans des siécles éclairés, on se persuada que des Empereurs, brûlés avec certaines Cérémonies, étoient convertis en des Dieux véritables. De-là les Apothéoses ou consécrations fameuses chez les Romains, après l'extinction de la République. Que dis-je? des Etres inanimés acquéroient la Divinité au même prix. La métamorphose des Navires d'Enée en Nymphes en est une preuve. Ainsi les Dieux se fabriquoient comme les Pains. Un peu de feu en faisoit l'affaire, ou tout au plus on y ajoutoit un décret spécial des immortels, & c'en étoit assez pour ne céder à Jupiter qu'en ancienneté & en puissance. Le ridicule de cette opinion ne peut que frapper ceux qui l'examineront tant soit peu. Cependant elle étoit appuyée sur un fondement probable, que je vais tâcher d'expliquer. Selon la plûpart des Philosophes, l'ame non seulement des hommes, mais même des brutes, étoit une particule de la Divinité, *Divinæ particulæ auræ*. De sorte que l'homme n'étoit à bien dire qu'un Dieu mélé avec la matiere ou caché sous elle; c'est pourquoi le feu dont l'activité est propre à diviser les parties des corps, devoit naturellement dégager ce qu'il y avoit de divin dans l'homme des parties pesantes, grossiéres & corrompues, parmi lesquelles il étoit embarrassé. Mais cela ne leve point l'absurdité d'un pareil systême, puisqu'il restoit toujours une foule d'objections chagrinantes, qu'il paroît impossible de résoudre; on auroit pû dire premierement, que Dieu n'est donc point entier puisque ses parties sont détachées de lui, qu'il n'est

donc

donc point infini, puisqu'on peut lui ôter & lui rendre quelque chose, qu'il n'est donc point nécessaire, puisqu'il peut exister tantôt avec plus de parties, tantôt avec moins : ce n'est pas tout. On auroit ajoûté que l'homme est donc essentiellement un Dieu, puisqu'il est une partie homogene de Dieu. Cela auroit donné lieu de demander sur quoi est fondée l'obéïssance dûe aux Dieux, puisque les hommes sont de même nature que les immortels, qu'ils n'ont pas été faits par eux, & que s'ils leur doivent quelque chose, ce n'est qu'une espéce d'hommage pour le corps qu'ils en ont reçû, à peu près comme un Seigneur rend hommage à son égal pour une terre qu'il tient de lui ? 2. Comment est-ce que les ames perdent les priviléges essentiels de la Divinité, pour être jointes à des corps, & qu'elles cessent d'être toutes-puissantes, d'une sagesse infinie, & le reste ? 3. Si les ames sont dépouillées des qualités divines, en entrant dans un corps, pourquoi les Dieux les conservent-ils toujours, eux qui ont aussi des corps dans le systême du Paganisme ? 4. Quelle différence il y a, supposé ce dernier point, je veux dire la corporéité des Dieux ; quelle différence, dis-je, il y a entr'eux & nous ? On ne voit que du plus & du moins. 5. Pourquoi autant d'hommes brûlés, ce n'étoit pas autant de Dieux ? Un Philosophe auroit pû joindre à ces difficultés une infinité d'autres demandes qui n'auroient pas moins intrigué les Théologiens Payens, que celles qu'on vient de voir ; mais c'est assez de celles-ci, outre qu'il n'est personne qui n'en puisse inventer d'autres.

On sera sans doute bien-aise à présent de voir l'histoire de Venus. La voici en abrégé. Ciceron compte quatre Venus, la premiere, fille de Cœlus & de la Lumiere. La seconde née de l'écume, d'où elle fut nommée Aphrodite, qui de Mercure

eut le ſecond Cupidon. La troiſiéme fille de Jupiter & de Dioné, qui épouſa Vulcain, & du commerce de laquelle avec Mars, nâquit Anteros. La quatriéme née en Syrie & ſurnommée Aſtarte qui fut amante ou épouſe du bel Adonis. La premiere eſt apparamment celle que les anciens appelloient Uranie ou Céleſte. Héſiode parle de la ſeconde dans la Théogonie en ces termes, où il la confond avec la précédente. *Saturne ayant jetté les parties naturelles de Cœlus ſon pere dans la mer, près de l'Epire, elles flotterent longtems ſur les Ondes, juſqu'à ce qu'il s'éleva de ce corps immortel une écume épaiſſe, où une fille fut conçûe & nourrie. Elle arriva d'abord à Cithere, & paſſa enſuite dans l'Iſle de Chypre, où enfin on vit éclore une belle Déeſſe ... L'herbe croiſſoit ſous ſes pieds délicats. L'amour & le déſir charmant l'accompagnerent.* La quatriéme étoit appéllée la Déeſſe Syrienne ou Atergatis. La troiſiéme enfin eſt celle dont nous devons parler; en un mot la Venus Grecque, que les Poëtes, prodigues à leur ordinaire du bien d'autrui, revêtirent des titres des autres, & chargerent de leurs avantures.

On raconte que Saturne ayant coupé les parties génitales de Cœlus ſon pere, l'écume qu'elles exciterent en tombant du Ciel dans la mer, fut reçûe dans une nacre de perle, & donna la vie à la mere de l'Amour, qui par cette raiſon fut nommée en Grec Aphrodite. Sortie de l'eau, ſon premier ſoin fut d'eſſuyer ſes cheveux, après quoi Zephire la porta ſur ſes aîles dans l'Iſle de Chypre, où elle fut nourrie par les Heures, qui la conduiſirent enſuite dans le Ciel. Les amans qu'elle ſe fit dans ce nouveau ſéjour, ſont infinis, elle en trouva autant qu'il y avoit de Dieux, il n'y en eut pas un qui ne brigua l'honneur de devenir ſon époux. Vulcain laid & boiteux fut préferé. Auſſi

ne s'en tint-elle pas long-tems à ses caresses. Elle voulut goûter celles de Mars, de qui elle eut Harmonie. Mariée à Cadmus, celles de Mercure de qui elle eut Hermaphrodite : celles de Neptune dont elle eut la Nymphe Rhodo : celles du Soleil dont elle eut six enfans ; enfin celles de je ne sçai qui, dont elle eut la Nymphe Meligunis. Elle témoigna encore plus de complaisance à Bacchus ; car ce jeune Conquérant revenant de son expédition des Indes, elle alla au devant de lui, la tête ceinte d'une couronne, & le pria en le couronnant de la suivre. On peut juger s'il accepta cet offre, puisque la Déesse fut obligée peu de tems après d'aller faire ses couches à Lampsac. Mais Junon lui toucha malicieusement le ventre, ce qui fut cause que Venus accoucha d'un enfant difforme, sçavoir de Priape, dont chacun connoît la monstrueuse disproportion. Cependant, cette avanture ne dégoûta point Aphrodite des plaisirs amoureux. Elle accordoit ses faveurs à de simples mortels, entr'autres à Adonis, à Anchise, à Buthés, & peut-être

. . . *mille aliis quos fama obscura recondit*

On peut bien juger que les Payens eurent honte à la fin d'une Divinité pareille. Aussi on chercha mille détours pour la rendre vénérable. Quelques-uns dirent que ce que la Fable racontoit d'elle, c'étoient autant de figures, pour exprimer les diverses qualités de la terre dont Venus étoit l'image. D'autres prétendirent que c'étoit la nature qu'elle représentoit. En voici le parti que plusieurs prirent.

Selon les anciens Philosophes, l'homme est composé de trois parties. De cette portion de la Divinité, qu'ils appelloient Νοῦς & *Mens*, substance immortelle, impassible, immuable, qui est l'image de Dieu empreinte au dedans de nous.

Du

Du corps caduc, corruptible, sujet aux passions; aux maladies & à la mort. De l'ame enfin placée au milieu de ces deux extrêmes, & sollicitée en même tems par cette particule divine que j'ai dite, qui l'éleve vers le Ciel, où elle la conduit à la fin, & par le corps terrestre qui tâche de la rabaisser, & qui l'entraîne dans les ténébres. Ce Principe posé, ils raisonnoient ainsi: la principale passion de l'ame, ou plutôt la seule, est l'amour qui ne peut que tenir du principe qui l'a produit. Il y a deux principes en nous. Donc il y a deux sortes d'amours, l'un pur, constant, tranquille, sublime, l'autre impur, inconstant, accompagné d'une foule de chagrins, & plein de bassesse & d'infamie. La-dessus ils fondoient une distinction après les Egyptiens entre trois Venus, sçavoir, la Venus *Uranie* ou Céleste, la Venus *Pandème* ou Publique, & la Venus *Apostrophienne*, ou qui détourne (*a*): la premiere qui présidoit aux amours chastes & pudiques; la seconde aux mariages, & la troisiéme qui éloignoit des passions infâmes. Après quoi, ils disoient que la premiere & la troisiéme étoient les objets du culte publique, au lieu que la seconde étoit une Déesse fabuleuse, ouvrage de l'imagination des Poëtes.

Il est certain que cette explication étoit frappante, mais il faut avouer aussi qu'elle étoit fausse, & que les rites du culte public la démentoient chaque jour. En effet, on y remarquoit que la Venus, objet de la Religion des peuples, étoit la fille de l'écume, la mere de Cupidon & des Graces, l'épouse de Vulcain, l'amante d'une infinité de Dieux & d'hommes. Ses statues la représentoient avec les ornemens dont il avoit plû aux Poëtes de la revêtir; sçavoir avec le ceste,

(*a*) Pausanias in Boloticis.

cette

cette ceinture myſtérieuſe qui avoit le don de rallumer les feux d'une paſſion éteinte, avec la fameuſe pomme de Pâris, & accompagnée des moineaux & des colombes qu'ils avoient attachés à ſon char. (*a*) Ce n'eſt pas tout. On ne l'honoroit preſque que par des crimes ; ſes temples étoient ouverts à la débauche ; les filles s'y proſtituoient en pluſieurs endroits, par piété aux premiers venus : les femmes mariées en agiſſoient de même ; en un mot ces lieux étoient des écoles affreuſes de luxure.

Peut-on reconnoître à ces marques la Venus céleſte & Apoſtrophienne de Pauſanias ? Il me ſemble que non (*b*).

Au reſte telle épouſe, tel époux, ainſi qu'on va le voir par l'hiſtoire de Vulcain, dont je ne rapporterai à mon ordinaire que les circonſtances qui ſont échappées aux Auteurs des hiſtoires Poëtiques.

Vulcain étoit fils de Jupiter & de Junon, ſelon Homere, & de Junon ſeule, ſelon Héſiode, qui feint que cette Déeſſe le conçut d'un vent qui *s'engouffra*, comme s'exprime Lucien, au-dedans d'elle. A peine étoit-il né, que ſa laideur penſa le faire mourir, car elle porta ſa mere à le précipiter du haut de l'Olympe. Mais la Nymphe Eury-

(*a*) Les Colombes étoient conſacrées particulierement à Venus par la raiſon ſuivante. Un jour la Déeſſe jouant avec Cupidon, ce petit Dieu paria qu'il cueilleroit plus de fleurs qu'elle. Là deſſus une Nymphe nommée Periſtere, (ce nom veut dire en Grec un Pigeon) vint aider à la Mere, tellement qu'elle gagna la gageure. Cupidon en fut irrité au dernier point, & changea la malheureuſe fille en Colombe.

(*b*) Les ſurnoms mêmes de cette Déeſſe témoignoient aſſez qu'elle n'étoit rien moins que chaſte. Tels étoient ceux-ci, *Callipygus*, *à pulchritudine clunium*, *Philomedes*, *quaſi amans pudenda*, & beaucoup d'autres.

nomé, fille de l'Ocean, le reçut dans son sein & le nourrit. Devenu grand, il établit sa forge à Lemnos, où l'un de ses premiers soins fut de se vanger de Junon, ou comme dit Servius, de sçavoir d'elle à qui il devoit la vie. Pour cet effet, il lui fit présent, selon les uns d'une chaussure d'or, qui fit que Junon demeura suspendue en l'air (*a*), & selon d'autres, d'un trône d'or, où elle se trouva liée. En vain les Dieux essayerent de la délivrer. (*b*) Il fallut avoir recours à l'auteur du mal, & le prier d'y apporter du remede. Bacchus seul eut assez de credit sur cette Divinité vindicative, pour le résoudre à venir au ciel. Ce fut alors que Vulcain, instruit de sa naissance, fut recu au nombre des Dieux immortels, & obtint Minerve pour épouse. Cependant il ne tira aucun fruit de cette grace, parce que la farouche Déesse rejetta ses caresses avec la derniere opiniâtreté, comme on peut voir dans la fable d'Erichtonius. Ainsi il épousa dans la suite Venus qui lui fut accordée par Jupiter, comme une récompense de la foudre & des armes qu'il avoit fournies dans la guerre des Dieux contre les Geans. Il étoit le forgeron des Dieux, & les Cyclopes travailloient avec lui dans les cavernes du mont Etna.

(*a*) Hyginus, cap. CLXVI.
(*b*) Servius in Eglog. IV. & Pausanias lib. V.

FABLE

FABLE QUATORZIE'ME.

ARGUMENT.

Vertumne aime Pomone, & prend diverses figures pour avoir la satisfaction de demeurer auprès d'elle. Enfin il se déguise, & l'oblige de l'aimer par les choses qu'il lui dit, & principalement par le discours de l'avanture d'Anaxarete, que Venus avoit punie, pour avoir méprisé l'amour.

APRE'S qu'Enée eut quitté la Terre, & qu'il eut été reçu dans le Ciel, Iüle son fils prit la conduite de l'Empire, & la Ville d'Albe, & les Latins le reconnurent pour leur Roi. Sylvius lui succéda au Royaume, & Latinus, qui porta le nom aussi-bien que le sceptre d'un de ses ancêtres, succéda à Sylvius son pere. L'illustre Alba fils de Latinus, monta ensuite sur le trône. Epite fils d'Alba, reçut de lui la couronne, & après lui on vit regner Capetus & Capys; mais Capys regna le premier. Comme Tiberinus étoit fils de Capetus, il fut aussi son héritier; mais il se noya dans un fleuve qu'on nommoit alors Albula, & qui fut depuis appellé le Tibre, du nom de Tiberinus. Il laissa deux enfans Remulus & Acrote; mais Remulus qui étoit l'aîné, périt par un coup de fou-

dre, pour avoir voulu imiter le foudre & la puiſſance de Jupiter. Ainſi Acrote, plus ſage & plus moderé que ſon frere, poſſéda l'Empire, & le laiſſa au courageux Aventin, qui repoſe ſous la montagne ſur laquelle il avoit regné, & à laquelle il donna ſon nom. Procas ſucceda à Aventin, & eut, après lui, la domination des Latins.

Pomone vivoit durant le regne de ce Prince, & étoit la plus belle & la plus eſtimée de toutes les Hamadryades de l'Italie. Il n'y en avoit point qui cultivât mieux un Jardin, & qui fût plus curieuſe d'avoir de beaux fruits; auſſi comme le mot de Pome eſt un mot général parmi les Latins, qui comprend toutes ſortes de fruits, elle en fut appellée Pomone. Elle n'aimoit ni les bois, ni les rivieres, mais ſeulement les jardins & les arbres qui donnent du fruit; elle ne portoit point de javelot pour courir après les bêtes, mais ſeulement une ſerpette dont elle élaguoit les arbres & les contraignoit de rapporter. Tantôt elle en greffoit elle-même, & les obligeoit, pour ainſi dire, d'adopter un fruit étranger. Tantôt elle en faiſoit arroſer, & confioit à leurs racines la nourriture de tout le reſte. C'étoit-là tout ſon ſouhait, & ſa plus grande paſſion. Elle ne penſoit point à l'amour parmi ces exercices innocens

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

cens ; & pour n'être pas importunée, elle tenoit ses jardins fermés, & ne vouloit point souffrir que les hommes les visitassent. Que ne firent point les Satyres, cette jeunesse née pour les jeux, & pour la danse ? Que ne firent point les Pans avec leurs cornes entrelassées de branches de pins ? Que ne fit point le vieux Silene, toujours jeune par son humeur ? Que ne fit point ce Dieu difforme, qui épouvante les voleurs par sa faulx, & par son membre ? Enfin que ne firent point toutes les Divinités champêtres, pour gagner l'amour de Pomone ? Mais Vertumne en fut plus touché que tous les autres, & les surpassoit en amour, comme il les surpassoit en mérite, & néanmoins il n'étoit ni plus aimé, ni plus heureux que les autres. Combien de fois se chargea-t-il de gerbes de bled ? Combien de fois fut-il l'image d'un veritable Moissonneur, pour avoir la satisfaction de voir seulement Pomone ? Tantôt à le voir couronné de foin, vous l'eussiez pris pour un Faucheur qui cherchoit de la besogne, tantôt pour un Laboureur qui ramene ses bœufs à l'étable, tantôt la serpette à la main, il se présentoit en Vigneron devant la belle Pomone, & tantôt avec une échelle sur les épaules, il lui venoit demander si elle avoit besoin de son service, pour cueillir les fruits de son Jardin.

din. Quelquefois il étoit Soldat, & quelquefois il étoit Pêcheur ; enfin il trouva le moyen, sous ces diverses figures, d'entrer souvent où étoit Pomone, pour voir les Dieux qu'il adoroit, & qui lui étoient si rigoureux. Mais après qu'il se fut inutilement revêtu de tant de formes différentes, il lui prit envie de prendre celle d'une vieille, ses cheveux blanchirent, son visage se rida, & avec un bâton à la main qui lui servoit à se soûtenir, il parut ce qu'il vouloit être, & entra dans les jardins de Pomone. D'abord cette vieille admira tant de beaux fruits, & la petitesse de ce jardin, & après en avoir loué la maîtresse, elle lui donna quelques baisers, qui ne ressembloient point à ceux d'une vieille. Alors elle s'assit sur l'herbe avec Pomone en admirant tant de beaux arbres dont les branches étoient si chargées de fruits, qu'elles descendoient jusqu'à terre, comme pour dire, déchargez-nous. Il n'y avoit pas loin de-là un Orme chargé des raisins d'une Vigne qu'il soûtenoit, & qui en embrassant cet Arbre, étoit montée jusqu'à ses plus hautes branches. Cet Arbre lui donna sujet de parler ; car après l'avoir admiré avec la Vigne qui l'embrassoit : » Si cet Arbre, » dit-elle, fût toûjours demeuré seul, il » n'auroit jamais eu que des feuilles ; & si » cette Vigne, qui s'est attachée à cet Or-

» me,

» me, ne l'avoit point embrassé, elle ram-
» peroit sur terre, & ne seroit point con-
» siderée. Néanmoins je sçai bien que vous
» n'avez garde de vous laisser toucher par
» l'exemple de cet Arbre, vous fuyez ceux
» qui vous aiment, & vous ne voulez pas
» être aimée. Mais plût aux Dieux que
» vous le voulussiez quelque jour! Helene
» n'a jamais eu plus d'Amans, ni * celle
» qui fut cause de la guerre des Lapithes,
» ni la femme du timide ou du courageux
» Ulisse, que vous auriez d'adorateurs!
» Maintenant bien que vous fuyiez tout le
» monde, tout le monde ne laisse pas de
» vous suivre. Il y a des hommes, il y a
» des demi-Dieux, il y a des Dieux qui
» vous aiment, & toutes les Divinités des
» montagnes d'Albe, aiment mieux vous
» adorer, que de se voir adorées. Mais si
» vous êtes sage, si vous voulez une al-
» liance qui soit digne de vous, & que
» vous vouliez croire cette vieille, qui
» vous aime plus que tous les autres, &
» plus encore que vous ne pensez, mépri-
» sez les alliances communes, & si vous
» devez aimer, aimez seulement Vertum-
» ne. Je puis vous répondre de lui, & vous
» assurer qu'il vous aime, & enfin je puis
» vous dire qu'il ne se connoît pas mieux
» que je le connois. Ce n'est point un va-
» gabond qui court de part & d'autre le

* Hippodamie.

» monde, il demeure toujours en ces lieux,
» il ne reſſemble point à la plûpart des
» eſprits qui ſont capables de changer dès
» qu'ils voyent un nouveau viſage. Vous
» ſerez, belle Pomone, ſon premier & ſon
» dernier amour. Ajoûtez qu'il eſt jeune,
» qu'il eſt parfaitement beau, qu'il peut ſe
» revêtir de toutes les formes qu'il lui plaît,
» qu'en quelque forme qu'il paroiſſe, il eſt
» toûjours agréable, & qu'encore que vous
» lui commandaſſiez toutes choſes, il fera
» facilement tout ce que vous lui com-
» manderez. Il y a déja entre vous & lui,
» beaucoup de conformité. N'aime-t-il
» pas ce que vous aimez? Ne reçoit-il pas
» le premier les fruits des arbres qui vous
» divertiſſent? Ne lui en offre-t-on pas les
» prémices, & ne les accepte-t-il pas d'u-
» ne main qui fait aſſez reconnoître com-
» bien il eſtime vos préſens? Mais il ne
» déſire aujourd'hui ni des fleurs de votre
» jardin, ni enfin rien autre choſe, il ne
» déſire que Pomone; ayez pitié de ſon
» amour, croyez que c'eſt lui qui vous
» parle, & qui vous demande par ma bou-
» che le ſecours qu'il attend de vous. Que
» ſi la pitié ne vous touche point, laiſſez-
» vous toucher par la crainte. Craignez la
» colere des Dieux, craignez la Mere de
» l'Amour, qui ſe venge des cœurs endur-
» cis, & ne vous mettez pas au hazard de
» reſſentir

» ressentir quelque jour ce que peuvent les
» remords qui ne laissent rien d'impuni
» dans les ames les plus cachées. Mais afin
» que vous y preniez garde de plus près,
» il faut que je vous fasse part de ce que
» mon âge m'a appris, car j'ai vécu assez
» long tems, pour apprendre beaucoup de
» choses. Je vous dirai donc une Histoire
» qui est assez connuë par toute la Chy-
» pre, & qui, sans doute, est capable de
» vous donner de la crainte, & enfin de
» vous fléchir, si vous étiez inexorable. «

EXPLICATION.

De Vertumne & de Pomone.

LEs Anciens comptoient plusieurs Divinités de la terre, dont Demogorgon, Cybele, Ceres, Proserpine étoient les principales, au lieu que Pales, Pomone, Flore, Déesses subalternes, n'étoient connues que des Latins. Demogorgon étoit un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle, défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre, accompagné de l'éternité & du Cahos. Enfin s'ennuyant de cette triste compagnie, il fit un petit globe sur lequel il s'assit, & s'étant élevé en l'air, il forma le ciel. Delà passant sur les monts Acroceraunien, il en tira de la boue enflammée, dont il composa le Soleil qu'il donna en mariage à la Terre. De ce mariage sont sortis tous les Dieux. Au reste il est apparent que c'est ce Dieu, dont Lucain & Stace disent : qu'il n'est pas permis de prononcer le nom terrible. Cybele, Ceres, Pro-

serpine

ſerpine ne s'étoient pas moins attiré la vénération, & j'en ferois un article, ſi je ne l'avois déja fait. Ainſi il me reſte de dire un mot de Flore, car pour ce qui eſt de Pales & de Pomone, j'ignore leur hiſtoire.

Lactance fait de Flore une Courtiſanne qui déclara le peuple Romain héritier des biens, qu'elle avoit amaſſés par ſa proſtitution, & ordonna qu'un certain fonds ſeroit employé à célébrer ſon jour natal (*a*). *Les jeux*, ajoute-t'il, qu'on inſtitua pour cet effet, *convenoient parfaitement à la mémoire d'une pareille femme. Outre la licence effrenée d'y dire les dernieres obſcenités, à la demande du peuple, les femmes publiques quittent leurs habits, font l'office des Mimes, & inventent des mouvemens laſcifs ſans nombre, juſqu'à fatiguer les yeux impudiques des ſpectateurs.* Il faut avouer que c'étoit là un ſpectacle horrible pour la vertu, & qui méritoit bien la cenſure vive d'un Docteur de l'Egliſe, qu'on va lire (*b*). *Dea Flora digna mater inventa eſt, cujus ludi ſcenici tam effuſiore & licentiore turpitudine celebrantur, ut quivis intelligat quale dæmonium ſit, quod placari aliter non poteſt, niſi illic, non aves, non quadrupedes, non denique ſanguis humanus, ſed multò ſceleſtius, pudor humanus immolatus intereat.* Auſſi Lactance, qui a rapporté l'origine qu'on vient de voir de ces jeux, ajoute que le Sénat eut honte d'une inſtitution ſemblable, & qu'il en voulut dérober la connoiſſance au monde par une fable. Ce qui fut cauſe qu'on imagina une certaine Cloris ou Flora, mariée à Zephir, qui lui donna en dot l'Empire des fleurs.

Néanmoins il paroît que cet Auteur s'eſt trompé en tout. Il y a bien eu une Flora, Courtiſanne fa-

(*a*) Div. Inſt. lib. 1.
(*b*) Auguſt. Epiſt. CCII.

meuſe

meuse. Mais elle vivoit long-tems après la naissance des jeux Floraux, qui commencerent l'an 513. de la fondation de Rome, au lieu que cette femme ne vêcut qu'en.... D'ailleurs ce fut à Sylla qu'elle laissa ses richesses, & non au peuple Romain. Enfin il n'y eut jamais de jeux institués en son honneur.

Voici donc ce que cet écrivain auroit dû dire après Plutarque. Certain Prêtre d'Hercule s'étant avisé de jouer une discretion contre lui, la perdit, & acquitta sa dette, en livrant au Dieu une nommée Laurentia, femme charmante, s'il y en avoit alors. Hercule ne manqua pas de se trouver la nuit dans son temple, & il goûta tant de plaisir avec la belle, qu'il lui prédit que le lendemain la premiere personne qu'elle rencontreroit, la rendroit heureuse. Tarrutius, homme puissant, qu'elle rencontra le premier, la combla effectivement de biens, car il l'épousa, & étant mort peu de tems après, il la fit son héritiere. Cependant elle ne laissa pas de se prostituer publiquement, & elle acquit par cet infame métier des richesses immenses, qu'elle donna en mourant au Sénat Romain, qui les employa à la célébration des jeux institués en l'honneur de Flore.

Mais Lactance s'est bien gardé de rapporter ainsi ce fait; il y auroit perdu l'occasion de donner un coup de dent aux Payens: or il est difficile de se priver de ce plaisir, quand on écrit dans le genre Polémique.

FABLE

FABLE QUINZIE'ME.

ARGUMENT.

Anaxarete est convertie en rocher, pour avoir été insensible à l'amour d'Iphis, qui se pendit de desespoir. Vertumne en conte l'Histoire à Pomone, ensuite il reprend sa forme ordinaire, & son discours eut l'effet qu'il en avoit esperé.

» IPHIS, qui n'étoit pas d'une Maison
» relevée, n'eut pas si-tôt vu Anaxarete
» qui étoit sortie de l'illustre sang de Teu-
» cer, qu'il en devint amoureux, sans
» considérer la différence de leurs condi-
» tions. Il est vrai qu'il combattit long-
» tems une passion si puissante, mais
» voyant qu'il ne la pouvoit surmonter,
» avec toutes les forces de sa raison, il ne
» résista pas davantage. Il alla souvent à
» la porte d'Anaxarete, pour lui présenter
» son service, & lui rendit tous les res-
» pects qui pouvoient montrer qu'il l'ai-
» moit. D'abord il se découvrit à la nour-
» rice d'Anaxarete, & la conjura par ses
» plus cheres esperances de faire pour le
» moins en sorte qu'on souffrît son amour.
» Il chercha parmi ses amis les plus affec-
» tionnés pour lui, & les pria les larmes
» aux yeux, de parler en sa faveur, &
» bien

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

» bien ſouvent par des Lettres pleines de
» tendreſſe & d'amour, il fit voir ſa paſſion
» à ſa rigoureuſe Maîtreſſe. Il attacha ſou-
» vent à ſa porte des couronnes de fleurs
» arroſées de l'eau de ſes larmes ; il paſſa
» ſouvent la nuit devant les fenêtres de ſa
» maiſon, & dit ſouvent des injures à la
» ſerrure de la porte, qui lui défendoit d'y
» entrer. Mais tous ſes vœux & tous ſes
» devoirs ne toucherent point Anaxarete,
» elle demeura plus inſenſible que le fer
» & que les rochers, & ſe montra plus
» cruelle que n'eſt la mer en furie. Elle
» dédaigna ſes ſervices, elle en fit par tout
» des riſées, elle ne répondit à ſes reſpects
» qu'avec des mépris & de l'orgueil, &
» enfin elle le priva de toute ſorte d'eſpé-
» rance. Iphis qui l'aimoit paſſionnément,
» ne put réſiſter à une douleur qui deve-
» noit de jour en jour plus violente ; &
» réſolu de ne pas ſouffrir davantage, il
» alla devant la porte de cette fille inhu-
» maine, & y fit ſes dernieres plaintes.
» Vous êtes victorieuſe, Anaxarete, dit-
» il, vous ne ſerez plus importunée par un
» amour qui vous déplaît ; triomphez avec
» plaiſir, chantez par tout votre victoire,
» & pour en rendre témoignage, couron-
» nez-vous de laurier. Vous êtes enfin vic-
» torieuſe, & je vais mourir librement ;
» réjouiſſez-vous inhumaine. Mais, au
» moins

» moins, y a-t-il une chose en quoi je suis
» assuré de vous plaire. Au moins serez-
» vous contrainte de louer la derniere de
» mes actions, & vous confesserez qu'en
» mourant, j'ai fait une chose qui vous
» plaît. Ne croyez pas néanmoins que je
» perde mon amour, avant que de perdre
» la vie, & que vous appreniez ma mort
» par un autre que par moi-même. Non,
» non, vous n'en devez point douter, je
» vous apprendrai moi-même ce qui vous
» doit être si agréable, je me présenterai
» devant vous, pour vous donner le plai-
» sir de repaître vos yeux cruels du spec-
» tacle de ma mort. Si toutefois, ô justes
» Dieux, vous regardez quelquefois ce qui
» se fait sur la terre, souvenez-vous de
» mon infortune, car je ne voudrois pas
» vous faire une autre priere. Faites qu'on
» parle de mon amour; faites qu'il vive
» après ma mort dans la mémoire de tous
» les siécles, & donnez enfin à ma renom-
» mée les jours que vous ôtez à ma vie.
» Ainsi, sans parler davantage, il attacha
» un cordeau au haut de la porte, où il
» avoit mis si souvent des couronnes de
» fleurs; & en y attachant ce cordeau:
» Voici, dit-il, inhumaine, voici les fleurs
» qui te plaisent, & d'abord il passa sa tête
» dans la corde, & demeura suspendu à
» la porte d'Anaxarete. Mais par le bruit
» qu'il

» qu'il fit des pieds en se débattant contre
» la porte, il obligea ceux de la maison de
» l'ouvrir, & on vit ce triste spectacle qui
» fit peur à tout le monde. En même-tems
» les valets firent de grands cris, ils le
» soûleverent en vain pour tâcher de le
» sauver, & quand ils virent qu'il étoit
» mort, ils le porterent chez sa mere,
» qui le pleura comme un fils qu'elle ai-
» moit uniquement. Enfin, après beaucoup
» de larmes & de plaintes, elle acheva ce
» qui peut combler la douleur d'une mal-
» heureuse mere, elle fit les funerailles de
» son fils, & le fit porter au tombeau.
» Comme cette pompe funébre passoit par
» hazard assez près de la maison d'Anaxa-
» rete, & qu'elle en entendit le bruit :
» Voyons, dit-elle en elle-même, l'enter-
» rement de ce malheureux, & aussi-tôt
» elle mit la tête à la fenêtre, comme tou-
» chée de quelque remords. A peine eut-
» elle vu Iphis, qu'on portoit sur un lit,
» qu'elle sentit endurcir ses yeux, & que
» tout son corps se refroidit ; & comme
» elle voulut se retirer en arriere, & se dé-
» tourner de ce spectacle, elle ne put faire
» ni l'un ni l'autre ; elle demeura en la
» même place, elle ne put tourner la tête,
» & peu à peu le rocher dont son cœur
» étoit composé, s'étendit par tout son
» corps, & tout son corps ne fut qu'une
» roche.

„ roche. Mais afin que vous ne pensiez
„ pas que je vous conte une Fable, on
„ voit encore dans Salamine la statuë de
„ marbre en quoi Anaxarete fut conver-
„ tie, & on l'y adore aujourd'hui sous
„ le nom d'une Venus qui vange & pu-
„ nit les mépris. Faites réflexion sur cet-
„ te Histoire, belle Nymphe! quittez,
„ je vous prie, cet orgueil qui pourroit
„ enfin déplaire à la même Divinité,
„ qui a puni Anaxarete : Aimez celui qui
„ vous aime, & rendez-lui amour pour
„ amour. Ainsi soyez toujours heureuse;
„ Que les gélées du Printems ne gâtent ja-
„ mais les fleurs de vos arbres, & quand
„ ils seront chargés de fruits, que les vents
„ ne les fassent jamais tomber, & qu'ils
„ ne tombent que dans vos mains, quand
„ il sera tems de les cueillir. " Lorsque ce
Dieu, qui est si capable de prendre toutes
sortes de formes, eut fait ce discours, il
reprit sa belle jeunesse, & se dépouilla de
cette vieillesse ridée, qui n'eût jamais ga-
gné Pomone. Alors il parut aux yeux de
sa Nymphe, aussi beau que le Soleil qui
vient de vaincre les nuages qui offusquoient
sa lumiere : alors il voulut avoir de force
cette beauté qu'il aimoit; mais il n'étoit
plus besoin de force, il plut enfin à Po-
mone sous la figure d'un Dieu, & Pomo-
ne ressentit l'amour que Vertumne avoit
dans le cœur.

EXPLI-

EXPLICATION.

D'Anaxarete convertie en Rocher.

L'Amour, ce Dieu qui paroît la douceur même, n'en avoit pourtant guéres, lorsqu'on osoit mépriser sa puissance. On peut le voir par l'exemple d'Apollon qu'il rendit amoureux d'une Nymphe cruelle qui se mocqua de ses prieres, je veux dire Daphné. Mars imitateur de cette audace en fut puni de même. Narcisse qui l'offensa par le mépris qu'il témoignoit pour son amant, en fut châtié d'une maniere extraordinaire, c'est-à-dire, par l'amour ridicule que ce Dieu lui inspira pour lui-même. J'en pourrois citer cent autres qui se repentirent, comme ceux que j'ai nommés, d'avoir déplû à l'amour. Mais Anaxarete suffit ici. Cette pauvre fille n'étoit coupable que de n'avoir pas aimé un jeune homme qui l'aimoit. Ce malheureux va se pendre à la porte de son insensible maîtresse, & implore en mourant la justice des Dieux immortels. C'en est assez. La sévere Nemesis, qui s'occupe à solliciter sans cesse leur vengeance contre les criminels, va trouver l'amour, & le somme de faire perir Anaxarete, l'infortunée est enfin convertie en Rocher. Peut-on dire qu'elle eût mérité ce supplice? Non, sans doute. L'amour n'est rien qu'on puisse ou qu'on doive se donner à soi-même. Ainsi il est ridicule de l'exiger de qui ne l'a pas, & de le lui demander comme une chose possible ou dûe. Pourquoi donc Iphis s'obstinoit-il à tenter une conquête, où il trouvoit tant d'obstacles? Pourquoi prétendoit-il qu'on fût obligé de payer ses tendres sentimens par des sentimens pareils? S'imaginoit-il qu'il y a plus de facilité à concevoir de l'amour pour une personne que nous

n'aimons pas, qu'à se défaire de celui que nous sentons ? Si cela est, il avoit perdu l'esprit, & par conséquent on ne s'étonnera pas qu'il se soit tué. Mais Anaxarete pouvoit-elle mais du dérangement de cervelle de son amant, qui le portoit à rechercher des choses impossibles, & à se punir ensuite de son imprudence par la mort ? Cependant les Poëtes anciens sont pleins de menaces d'un traitement semblable contre les belles qui rejettent leurs vœux, & nos modernes ont grand soin de les imiter en cela, faute de considérer qu'il n'y a rien de volontaire dans l'amour, & qu'il n'est pas possible de partager son cœur entre plusieurs amans, quoiqu'en dise le galant Voiture, qui assuroit qu'il servoit fidelement sept maîtresses à la fois. Tant il est vrai, & que les Anciens s'endormoient quelquefois, & que de les imiter en timide écolier, c'est s'exposer à commettre des fautes pitoyables !

Néanmoins il faut essayer de trouver du crime dans la conduite d'Anaxarete, pour justifier l'amour. Quel peut-il être ? Seroit-ce d'avoir traité Iphis avec dureté & avec mépris ? Mais une fille à qui on feroit un reproche fondé sur ces chefs, se disculperoit sans peine. Un amant qu'on renvoie avec des manieres douces & honnêtes, diroit-elle, se flatte ordinairement, ou qu'on l'aime déja, & qu'on ne dissimule que pour l'éprouver bien, & pour l'enflammer d'avantage : ou qu'on en viendra un jour au point qu'il souhaite; ou que du moins il n'y a point d'empêchemens, ni de la part de la maîtresse, ni de celle d'aucun rival. Enivré une fois de cette pensée, cette espérance trompeuse augmente sa passion, tant qu'il est dans l'erreur, & son désespoir, quand il lui arrive d'être détrompé. Ainsi traiter un homme dont on voudroit se délivrer, avec cette douceur qu'on demande, ce seroit une charité inhumaine, ou peut-être une perfidie criminelle.

Il me ſemble qu'il ſeroit difficile de repliquer à une réponſe pareille. C'eſt pourquoi je me trouve obligé de ſuppoſer autre choſe à Anaxarete, ſçavoir la coquetterie. Pour ce dernier crime, car ç'en eſt un véritable, il faut reconnoître que rien n'eſt capable de l'excuſer. Tâcher de donner de l'amour à une perſonne, pour qui nous n'en avons pas, pour qui nous ſommes réſolus de n'en avoir jamais, en qui nous ne cherchons qu'à donner un exemple du pouvoir de nos charmes, ce ne peut être que l'effet d'une vanité ſans bornes, & qui eſt réſolue de ſe ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit. Une coquette eſt une idole malfaiſante & barbare, de qui on ne doit attendre aucun bien, & qui ſe plaît à voir qu'on lui immole des victimes humaines. Que dis-je? C'eſt une eſpéce de brigand qui ſe met en embuſcade pour ſurprendre les cœurs au paſſage. Elle reſſemble à ces geants fabuleux, grands coureurs de chair fraiche, qui nourriſſoient délicieuſement les enfans qu'ils prenoient, dans le deſſein de les faire ſervir enſuite à leurs repas. D'abord elle vous agace par des manieres flateuſes & tendres. Chaque jour elle ajoûte à votre paſſion par cent artifices de différentes ſortes. Enfin voit-elle que vous ne pouvez plus lui échapper, comme elle s'étoit jouée auparavant de votre crédulité, de votre penchant à vous flatter vous-même, de votre diſpoſition à la tendreſſe, elle ſe joue alors de l'étonnement, de la douleur & du déſeſpoir, où elle vous réduit par ſon changement de conduite à votre égard. Outre que c'eſt manquer bien de reſpect pour la bonne foi & pour l'humanité, que d'en agir ainſi, n'eſt-ce pas, comme je l'ai déja dit, s'aimer ſoi-même juſqu'à un excès inſupportable, que de ſe procurer des plaiſirs où il y a tant de cruauté & d'inhumanité? Mais que ſeroit-ce ſi par cette conduite, on ſe propoſoit de ſatisfaire, non ſa vanité, mais un penchant odieux à faire du mal?

Ce seroit le comble de l'horreur, & c'est pourtant une chose qui n'est pas rare.

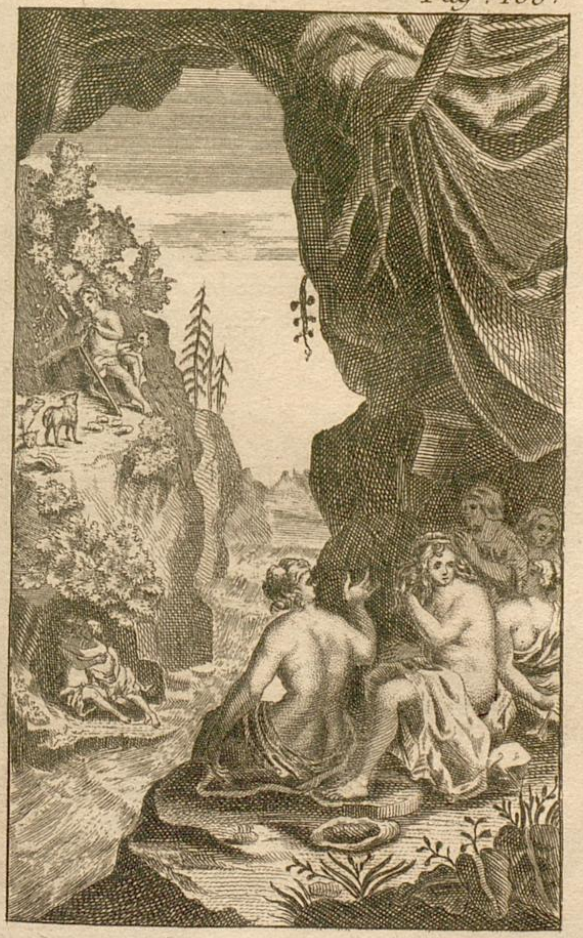
FABLE SEIZIE'ME.

ARGUMENT.

Après la mort d'Amulius & de Numitor, qui avoient regné dans Albe, Romulus regne dans la Ville qu'il avoit bâtie. Tatius Roi des Sabins, lui fait la guerre, & Junon se déclare contre lui. Venus lui donne du secours, & enfin Romulus s'étant rendu victorieux, fut enlevé dans le Ciel, & on l'appella Quirinus.

APrès la mort de Procas, Amulius prit la Domination & l'Empire d'Albe, mais le vieux Numitor qu'il en avoit injustement chassé, y fut enfin rétabli par le courage & par les armes de Romulus, & de Remus ses petits-fils, & quelque tems après, ils jetterent les fondemens de la fameuse Ville de Rome, le jour de la fête des * Paliles; ensuite Tatius & les Sabins déclarerent la guerre à Romulus; & la forteresse du Capitole fut trahie par Tarpeïa, fille de celui qui y commandoit; mais elle en fut justement punie par ceux mêmes qu'elle avoit pensé obliger, & mourut sous la pesanteur de leurs boucliers qu'ils entasserent sur son corps. Depuis, les Sabins vinrent sans bruit jusqu'aux murailles

* Fête que les Bergers célébroient en l'honneur de la Déesse Palès.



BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BADISCHE
LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

railles de Rome, & surprirent les Romains qui étoient encore endormis. En effet, bien que Romulus eût donné ordre que toutes les portes fussent bien fermées, néanmoins Junon en ouvrit une aux ennemis, & personne ne s'en apperçût que Venus, qui entendit le bruit que fit le pont-levis en tombant. Elle l'eût sans doute fermée, & eût relevé le pont, mais il n'est pas permis à un Dieu de défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Toutefois elle ne parut pas impuissante dans cette périlleuse occasion où il s'agissoit du salut & de la gloire de Romulus : elle pria les Nymphes de la fontaine qui est auprès du Temple de Janus, de donner du secours aux Romains, & les Nymphes glorieuses de se voir priées par une Déesse, ne lui refuserent pas une chose dont la demande étoit si juste. Elles ouvrirent en même tems toutes les veines de leur source, & en tirerent un nouveau fleuve ; car il n'y avoit point d'eaux encore qui empêchassent d'entrer dans le Temple de Janus, & qui en fermassent le passage ; mais elles ne se contenterent pas d'avoir commencé par ce prodige à montrer l'obéissance qu'elles vouloient rendre à Venus, elles remplirent de soulphre le dessous de leur fontaine, elles y allumerent un bitume qui en échauffa les veines, & qui en fit boüillir

les

les eaux. De ſorte que ces mêmes eaux qui avoient auparavant diſputé de la froideur avec celles qui ſortent des Alpes, ne le cédent pas en chaleur aux feux même les plus ardens ; alors les portes de Janus commencerent à fumer par le boüillonnement de cette eau qui rejailliſſoit juſques-là, & le paſſage de la porte que Junon ouvrit aux Sabins, fut fermé par ce nouveau fleuve. Cependant les Romains, ces généreux enfans de Mars, eurent le tems de prendre les armes ; Romulus parut, & rengea les ſiens en bataille : on combattit de part & d'autre avec un courage de feu, & la terre fut bien-tôt couverte, & des armes, & des corps de l'un & de l'autre parti. Le gendre n'y reſpecta point ſon beau-pere, & la fureur de la guerre y mêla le ſang du beau-pere & du gendre. Néanmoins on ne voulut pas porter les choſes juſqu'à la derniere extrémité : on fit ſuccéder la paix à la guerre, & par le traité qu'on fit, Romulus & Tatius partagerent l'Empire enſemble, & de deux peuples, on ne fit qu'un peuple : enfin lorſque Tatius fut mort, & que Romulus, qui demeura ſeul Monarque, eût regné long-tems avec juſtice ſur ces deux peuples unis enſemble, Mars qui étoit ſon pere, ayant mis ſon caſque à ſes pieds, ſe préſenta avec reſpect devant le Thrône de Jupiter & lui

parla

parla en ces termes : » Grand Dieu, mon
» Pere & mon Maître, puisque Rome est
» si bien fondée, & qu'elle dépend aujour-
» d'hui de la Domination d'un seul, enfin
» le tems est venu de vous acquitter de vos
» promesses en faveur de Romulus, de qui
» les belles actions l'ont rendu si digne de
» vous : il est tems qu'il quitte les hom-
» mes & qu'on l'enléve de la terre pour
» lui donner place dans les Cieux. Il me
» souvient que vous me promites dans une
» Assemblée des Dieux, qu'il y auroit un
» de mes enfans à qui vous donneriez
» l'immortalité, & que vous mettriez au
» rang des Dieux qu'on adore dans le
» Ciel. J'ai conservé comme un grand
» bien la mémoite de ces paroles, témoi-
» gnez qu'il vous en souvient, & montrez
» par des effets, que vos promesses sont
» toujours certaines. « Jupiter qui consen-
tit à la priere de Mars, couvrit en même
tems l'air de nuage, & épouvanta tout le
monde par des foudres & par des tonner-
res ; Mars reconnut alors que c'étoit-là le
signal que lui donnoit Jupiter du ravissement
de Romulus. Ainsi il monta sur son char,
qui est tout rouge de sang ; mais il ne s'as-
sit point sur son siége : il y demeura tout
droit, appuyé sur sa javeline, & d'un coup
de baguette qu'il donna à ses chevaux, il
les fit aller si vîte, qu'ils fendirent en un
instant

instant toute l'étendue de l'air, depuis le Ciel jusqu'à la Terre. Il s'arrêta sur le sommet du Mont Palatin, où il trouva Romulus qui en rendant justice à son peuple enseignoit à tous les Rois leur devoir & leur exercice. Il se réjouit de l'avoir trouvé dans une occupation qui en faisoit déja un Dieu. Il enleva donc Romulus, dont le corps se purifia en s'élevant, & tout ce qu'il avoit de mortel & de périssable, se fondit & se dissipa en l'air, comme une balle de plomb qu'un bras vigoureux & fort a poussée avec une fronde. En même-tems, il changea de forme, & l'éclat & la beauté d'un Dieu se répandirent sur son visage. Il parut digne d'un Temple, & de la place glorieuse qu'il alloit prendre dans le Ciel. Enfin il ressembla à cette image, où on le voit revêtu de la robe d'un Dieu, & qu'on a depuis adorée sous le nom de Quirinus.

EXPLICATION.

De l'Apotheose de Romulus.

IL n'est pas étonnant que tant de Princes ayent été appellés ou crus fils des Dieux, dans des tems reculés, où l'ignorance, la barbarie, & la superstition couvroient la face de la terre, puisqu'on a vû la même chose long-tems après, parmi des nations polies & sçavantes. C'est ainsi qu'Alexandre

dre se donna pour fils de Jupiter Hammon, Romulus pour fils de Mars, ceux de la famille Fabia & de la famille Antonia pour descendans d'Hercule, Jules César pour descendant de Venus. La raison en étoit, selon Varron, dont saint Augustin rapporte le sentiment, qu'une fable de ce genre, crue une fois, étoit avantageuse aux Empires, parce qu'elle éleve l'ame de ceux à qui on attribue une pareille origine, qu'elle les anime à entreprendre hardiment de grandes choses, & qu'elle leur inspire une noble confiance, qualité qui fait souvent réussir les desseins des Héros. Aulugelle, parlant de Scipion qui passoit pour fils d'un Dieu, fait une réflexion qui revient à celle qu'on vient de voir. La voici dans ses propres termes. *Non minimus stimulus est ad virtutem virtus majorum.* Mais sans doute ce n'étoit pas là l'origine des contes de cette nature. Du moins je croirois que Lucien l'a mieux rencontrée dans un endroit, où il met ces paroles dans la bouche d'Alexandre. *Non ignorábam me filium esse Philippi Amyntæ filii; verùm hanc fabulam ostendebam, ratus utilem mihi ad res gerendas fore: Barbari enim cedebant, nec erat qui resistere auderēt, ei quem putabant deum.* En effet ce conquerant n'avoit, ni assez de superstition pour croire bonnement qu'un Dieu eût fait violence à Olympias, ni assez de vanité pour vouloir se faire considérer par cet endroit, s'il en avoit reconnu la fausseté. C'étoit donc le motif que Lucien lui attribue, motif qu'Arrien suppose aussi qu'il peut avoir eu, c'étoit ce motif seul qui le portoit à donner cours à ce mensonge. Par là, redoutable à ses ennemis, & respectable aux yeux de ses sujets, il voyoit les premiers abattus devant lui par la frayeur, n'oser résister à ses armes, tandis que ses soldats, remplis d'une confiance salutaire en un homme qu'ils s'imaginoient être un Dieu, le suivoient sans crainte, en

quelque endroit qu'il lui plût de les mener. Ce n'est pas encore l'unique avantage qu'il eût pû retirer de cette fiction. Si chacun en avoit été bien persuadé, il n'y a pas lieu de douter, que les Macédoniens ne l'eussent traité autrement qu'ils ne firent. On n'auroit point vû dans son armée les séditions qui s'y éleverent. Surtout on auroit regardé comme une chose inutile, ou comme un attentat sacrilege, d'entreprendre contre sa vie. N'en est-ce pas là assez, pour l'avoir engagé à repandre cette opinion dans le monde, ou plutôt peut-il avoir eu un autre motif? Encore une fois donc, il ne faut pas s'étonner qu'on ait débité de semblables chimeres touchant l'origine des grands Princes, puisqu'ils avoient des raisons de cette force pour les faire courir eux-mêmes, ou pour permettre que d'autres le fissent en leur place.

Deux autres choses contribuoient encore à multiplier ces sortes de fables, sçavoir l'imposture des Prêtres, & les mensonges des filles. Les premiers, par exemple, avoient-ils conçu de l'amour pour une personne? Ils feignoient que leur Dieu étoit amoureux d'elle, & sous prétexte de la lui livrer, ils la prenoient pour eux-mêmes, & en jouissoient dans quelque lieu obscur. L'enfant qui naissoit de ce commerce, pouvoit-il manquer après cela d'être cru fils d'un Dieu? Il auroit fallu douter de sa religion, pour douter de la possibilité des amours d'un Dieu & d'une mortelle, ou pour soupçonner les Prêtres de vouloir abuser de la crédulité du public, & de l'innocence des filles. D'ailleurs la chose étoit devenue tellement commune, qu'il me semble qu'on ne devoit plus y faire attention, ni y regarder de près. Qui sçait de plus si celles qui y étoient trompées, n'avoient pas un peu aidé elles mêmes à l'imposture, afin de goûter le plaisir sans aucun remors, ou pour l'augmenter par une imagination flateuse pour leur vanité? Qui sçait mê-

me

me si souvent elles n'étoient pas entierement de complot avec le ministre des Dieux, & si ce n'étoit pas pour couvrir leurs fautes d'un nom illustre, qu'elles se donnoient pour maitresses de quelques-uns des immortels ? Pour moi, je veux bien l'avouer, je croirois sans peine que le cas est arrivé quelquefois, soit qu'une Princesse se fût éprise de quelque Pretre, soit qu'après avoir laissé prendre sa virginité à quelque amant, elle eût voulu cacher ainsi son infamie, ou éviter les peines dûes à son crime. C'est ainsi peut-être qu'il faudra expliquer la naissance fabuleuse de Romulus & de Remus, que Sylvia, leur mere, prétendoit avoir eus de Mars. Cette Princesse étoit du nombre des Vestales, dit-on, & chacun sçait de quelle maniere étoient punies celles de ces Pretresses, qui avoient mal gardé leur chasteté. Que fit-elle? Elle étoit tombée dans le cas, peut-être avec quelque homme de la lie du peuple, car des Religieuses gardées sévérement n'ont pas toûjours à choisir. D'un autre côté, elle ne pouvoit dissimuler son malheur, parce que sa grossesse la déceloit. Elle se tira d'embarras, en mettant le tout sur le compte du Dieu Mars, qui passant pour avoir fait souvent la même chose, pouvoit bien encore passer pour avoir eu part à cette avanture.

Mais à quoi bon chercher tant de raisons ? En faut-il d'autres que la vanité ridicule des Grands qui veulent absolument avoir une origine brillante, que la sotte flaterie des Poëtes, que la complaisance honteuse des Généalogistes ? Quiconque est riche aujourd'hui, ne peut-il pas acheter des Ayeux illustres, & n'en achete-t'il pas en effet, tels qu'il lui plait? Les Princes de ce siécle ne vont-ils pas encore chercher leurs ancêtres jusques dans la fable ? Quelqu'un s'oppose-t'il aux prétentions des uns ou des autres ? Pourquoi donc n'en auroit-on pas fait autant dans des siécles ignorans & gros-

ſiers ? Il eſt vrai qu'on croit voir de la différence entre ſe faire deſcendre d'un Dieu, ou ſe dire la poſtérité d'un Prince ou d'un Roi. Mais on ſe trompe, parce que, dans les ſiécles idolâtres dont il s'agit, il paroiſſoit auſſi probable qu'un homme eût un Dieu pour pere, qu'il l'eſt maintenant qu'une certaine famille, par exemple, deſcende des Lentulus, une autre des Torquatus, une autre des Vercingetorix.

FABLE DIX-SEPTIE'ME.

ARGUMENT.

Herſilie' femme de Romulus, eſt immortaliſée comme lui, & eſt appellée la Déeſſe Ora.

CEpendant Herſilie, femme de Romulus s'affligea de ſa perte, & le pleura comme mort; mais Junon qui eut pitié de ſa douleur, prit le ſoin de la conſoler, & lui envoya Iris ſa meſſagere, avec ordre de lui parler en ces termes: » O » Princeſſe, lui dit elle, l'honneur & la » gloire de la Nation Romaine & de la Na- » tion Sabine, vous qui fûtes digne d'être » femme d'un ſi grand homme & qui êtes » digne maintenant d'être femme de Quiri- » nus! ceſſez enfin de vous affliger, & ſi » vous voulez voir votre mari, ſuivez-moi » dans cette forêt qui couvre le Mont Qui- » rinal, & qui répand une ombre agréable » ſur l'Autel du Roi des Romains, « Iris

obéit

obéït aux commandemens de Junon, elle descendit sur la terre par un chemin fait en arc, diversifié de mille couleurs, & dit à Hersilie ce qu'elle avoit ordre de lui dire. Cette Princesse étonnée, & tout ensemble ravie d'une si heureuse nouvelle, ne put qu'à peine répondre, & témoigna tant de respect pour Iris & pour sa Maîtresse, qu'elle n'osa presque lever les yeux, en lui faisant cette réponse: » O Déesse! car je » ne doute point que vous ne soyez de ce » rang, bien que je ne sçache pas le nom » sous lequel on vous adore, me voila » prêtre de vous suivre, faites-moi revoir » ce que j'aime, & s'il est vrai que les De- » stins me veuillent accorder cette grace, » au lieu de me conduire dans un bois, » vous me conduirez dans le Ciel. « En même tems Iris & cette Princesse entrerent dans cette forêt, & n'y furent pas si-tôt entrées, qu'un Astre descendit en terre, répandit sur Hersilie, une lumiere toute divine, & s'évanouit en l'air avec elle. Alors elle reconnut Romulus, qui la reçut entre ses bras, & comme il étoit devenu Dieu, il la fit devenir Déesse, & lui fit changer son nom, avec son corps & sa fortune; ainsi elle fut appellée Ora, & l'on voit aujourd'hui son Temple auprès de celui de Quirinus.

EXPLICATION.

De l'apothéose d'Hersilie.

HErsilie, fille de Tatius Roi des Sabins, & épouse de Romulus, fut une Princesse vertueuse, prudente, capable de donner de bons conseils, & de concevoir de grands desseins, en un mot une digne épouse de Romulus, ainsi que s'exprime Ovide dans les vers suivans.

- - - - - - - - - - de Gente Sabina
Præcipuum matrona decus, dignissima tanti
Ante fuisse viri conjux, nunc esse Quirini.

Voilà ce qui a donné lieu à en faire la Déesse Ora, ou Horta, ou plutôt à la confondre avec cette Déesse, qui étoit la même chez les Latins que Hebé chez les Grecs.

En effet il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on dit, que les hommes parvenus à la Divinité, changeoient d'abord de nom. Le vrai sens de cette maniere de parler est, que les mortels déifiés étoient adorés sous le nom de quelque Dieu d'ancienne création. C'est ainsi qu'Osiris Roi d'Egypte, fut honoré sous le nom du Soleil, Isis son épouse, sous celui de la Lune, Cybele sous celui de la Terre, une infinité de Rois sous celui de Jupiter, & je ne sçais combien de Princesses sous ceux de Junon & de Venus. La raison de cette conduite étoit l'impertinence & l'impudence qu'il y auroit eu à traiter ouvertement de Dieux des personnes, dont on ne connoissoit que trop la mortalité & les vices. C'est pourquoi la flaterie, timide & reservée encore, se bornoit à confondre tacitement ces Dieux de nouvelle datte avec les anciens Dieux.

LES